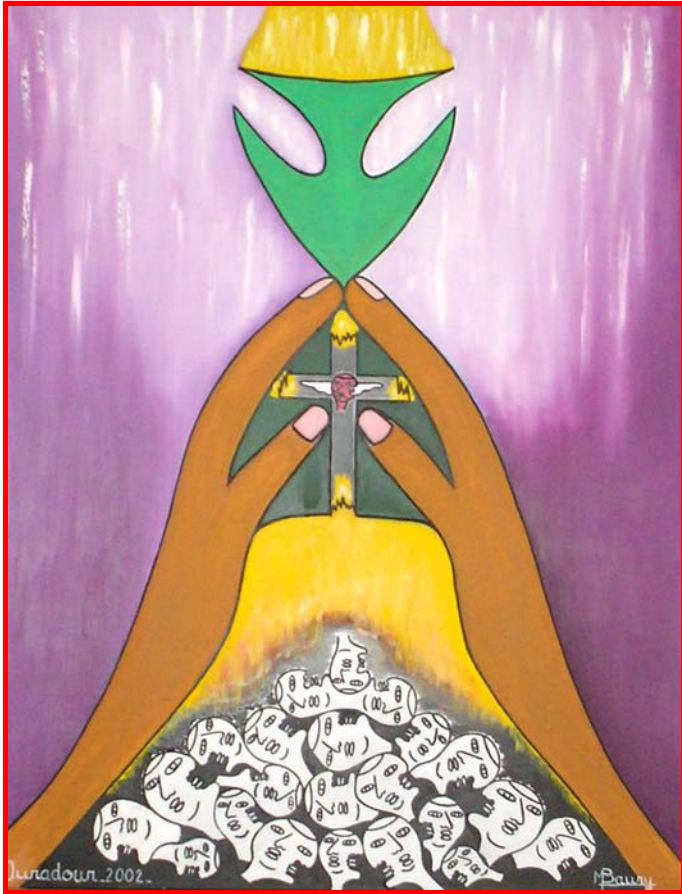


**Michel Baur**

**Saint-Junien ne fut pas brûlée le 10 juin 1944...  
ce fut Oradour-sur-Glane**

**2 octobre 2011**



### L'Eglise martyre d'Oradour

(Ouradour, Huile sur toile, 2002, MB)

### Le Sturmbannführer SS Diekmann

(photo TL/PS)

Acteur principal de cet essai<sup>1</sup>, Adolf Diekmann (18/12/1914 – 29/06/1944) était, en juin 1944, le Commandant (Sturmbannführer) du 1<sup>er</sup> bataillon, dans le régiment « Der Führer » de la division SS « Das Reich ». Il avait été, avant guerre, instructeur à la SS-Junkerschule. D'origine croate, il était entré dans les SS, au dire de ceux qui le connurent, pour y bénéficier d'un avancement plus rapide. Sans aucun scrupule, il était, de plus, très souvent dans un état d'ébriété rendant encore plus incontrôlable son tempérament violent. « *Interprétant les instructions reçues, il était aussi zélé dans le service que dans les représailles, allant toujours au-delà pour mieux servir ses intérêts professionnels* » (1).

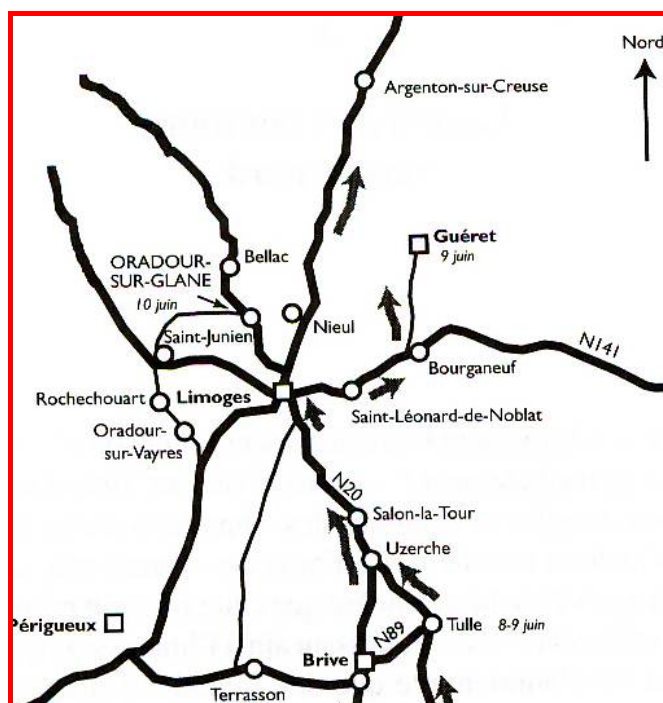
Adolf Diekmann fut le responsable du massacre d'Oradour-sur-Glane, le 10 juin 1944. Il devait être, à ce titre, traduit en Conseil de guerre, selon les SS, mais il fut tué peu de temps après en Normandie lors l'opération Overlord. Il est enterré au cimetière allemand de la Cambe, dans le Calvados.

En cette fin de matinée du 10 juin 1944, sur une table de café, à l'Hôtel de la Gare de Saint-Junien, Diekmann, sur les indications de la Gestapo et de la Milice de Limoges, décide la condamnation à mort du petit village d'Oradour-sur-Glane. Dès le début de l'après-midi, Diekmann et un détachement de son bataillon encerclèrent le village : 642 habitants furent massacrés et le village entièrement brûlé.

<sup>1</sup> **Note importante** : S'il ne fut pas le « maître d'ouvrage » du massacre d'Oradour, dont le qualificatif est à mettre au compte de plus hauts gradés de la division SS, Diekmann en fut bien le « maître d'œuvre » : c'est à ce titre qu'il apparaît, ici, comme l'acteur principal de ce dossier sur les préliminaires au massacre.

L'histoire a beaucoup écrit sur la description et les raisons de ce massacre. Le choix du village-martyr interpelle toujours l'historien et deux versions subsistent encore dans la tradition verbale d'une région qui n'a toujours pas fait le deuil de cette barbarie, pour tenter d'expliquer l'action inexplicable de représailles dans un village calme et paisible, sans aucun lien particulier avec le Maquis :

- La première version fait état d'une confusion possible sur la carte entre Oradour-sur-Glane et Oradour-sur-Vayres, confusion entretenue par les journaux de marche allemands, dont celui du 11 juin, où il est écrit : « *Au cours d'une action de la troupe le 10 juin, la localité d'Oradour (31 km au sud-ouest de Limoges) a été réduite en cendres.* »<sup>1</sup>. Oradour-sur-Glane se trouve à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Limoges, alors qu'au sud-ouest de Limoges, il s'agirait plutôt d'Oradour-sur-Vayres où le Maquis, alors, était très actif, mais Oradour-sur-Vayres est à près de 40 kilomètres de Limoges. Et puis, la localité d'Oradour-sur-Vayres avait été traversée par le 1<sup>er</sup> bataillon, en route vers Rochechouart et Saint-Junien, le 8 juin. Cette version est donc à rejeter définitivement d'autant qu'à 31 km exactement à l'ouest de Limoges, il y a la ville de Saint-Junien, investie par le Maquis le 8 juin et reprise par la Wehrmacht dans la nuit du 8 au 9 juin. La carte ci-après permet de situer très précisément la marche du 1<sup>er</sup> bataillon : Oradour-sur-Vayres, Rochechouart, le 8 juin, Saint-Junien, le 9 juin, Oradour-sur-Glane, le 10 juin et enfin Nieul, pour la nuit du 10 au 11 juin.



- La seconde version désigne la ville de Saint-Junien qui n'aurait dû son salut qu'à son étendue géographique et au nombre de ses habitants, mais aussi à la crainte qu'inspiraient les nombreux maquisards implantés dans la ville ou dans ses environs immédiats. Les barbares SS, qui se disaient pourtant invincibles, redoutaient en effet, par-dessus tout, les « bandes » de « terroristes », et, la ville de Saint-Junien avait été investie par le Maquis, le 8 juin.

Cette dernière hypothèse mérite d'être examinée plus avant dans le détail, à partir, notamment, de témoignages individuels dont certains apportés à l'histoire, très récemment. Mais, c'est d'abord la convergence de faits historiques qui va permettre de valider les différents témoignages insuffisamment exploités par les historiens. Ces derniers ont, sans aucun doute, le réflexe naturel de la référence aux sources officielles, lesquelles apparaissent souvent en contradiction. L'esprit critique cependant devrait pallier cet inconvénient et conduire les auteurs à être plus prudents dans les publications de leurs analyses historiographiques, très souvent divergentes.

### 1- Le contexte local

<sup>1</sup> Journal de marche n° 2, en date du 11 juin 1944, cité par Beau et Gaubusseau, *R5 les SS en Limousin, Périgord et Quercy*, p. 227.

Saint-Junien était, en 1944, la seconde ville du département, après Limoges. C'était une importante cité ouvrière, d'environ 10 000 habitants, qui de par sa position géographique, en bordure de la Vienne, lui permettait d'entretenir une industrie de traitement du cuir (tanneries - ganteries) et de fabrication de papier, à proximité, à Saillat-sur-Vienne. La matière première était en effet fournie par les ressources naturelles de la région, pays de bocages et de bois donc propice à l'élevage d'animaux et à l'exploitation du bois.

C'est dans les milieux ouvriers les plus déshérités que le parti communiste clandestin recrutait ses nombreux sympathisants et adhérents. Saint-Junien était sous administration communiste avant la guerre : c'était donc une ville « rouge » au sens politique du terme et comptait bien entendu de nombreux opposants actifs (maquisards, « légaux ») à la politique de collaboration avec l'ennemi. Il n'y avait pourtant pas de garnison allemande dans la ville qui n'avait pas de statut administratif : la sous-préfecture, pour des raisons historiques, était à Rochechouart.

Il faut noter que Saint-Junien se trouvait aussi sur l'axe ferroviaire reliant Limoges à l'ouest de la France, Angoulême, et surtout à la côte atlantique en zone occupée.

## **2- Les faits historiques**

Ils sont très bien rapportés dans un document écrit<sup>1</sup>, moins d'un mois et demi après les événements des 7 au 10 juin 1944, par Jean Barale, gardien de la paix en service de nuit (20h – 6h), lors de ces trois journées où l'histoire a basculé.

- **Jeudi 8 juin 1944**

*« Dans la nuit du 7 au 8 juin, le maquis avait tenté de faire sauter le viaduc qui franchit la Vienne à 1 kilomètre à l'ouest de Saint-Junien sans résultat appréciable. Le matin du 8 juin vers 9 heures, afin d'interrompre tout trafic sur la ligne Angoulême-Limoges, et après un déboulonnage des rails (toujours sur le même viaduc), une locomotive et quelques wagons furent lancés sur la voie. Les wagons tombaient dans la rivière, la locomotive et son tender déraillaient mais restaient sur le pont. Le trafic était interrompu... ce même jour, le maquis venait prendre possession de la Mairie et de la légion. »*



**Le pont ferroviaire à Saint-Junien, saboté le 8 juin 44 (photo l'Echo du Centre)**

---

<sup>1</sup> A usage personnel pour informer sa famille éloignée et, peut-être, à la demande du Commissariat de police.

*« Dans la soirée, vers 19 heures, le train venant d'Angoulême fut dans l'obligation de s'arrêter avant le viaduc, et les voyageurs munis de leurs bagages, durent descendre du train et longer la rive gauche de la Vienne, soit pour rentrer à Saint-Junien, soit pour gagner la gare où se trouvait le train venant de Limoges (ce dernier devant revenir sur Limoges dès que le transbordement serait terminé). Parmi les voyageurs descendant du train d'Angoulême se trouvaient dix soldats allemands en armes. Un groupe du maquis qui se trouvait dans le bois attenant au petit chemin qui relie le passage en dessous du viaduc à l'entrée du pont Notre-Dame, c'est-à-dire vers l'entrée sur Saint-Junien, tira des coups de fusil sur les Allemands, ces derniers ripostèrent, le maquis se retira. Mais un Allemand fut tué, un civil blessé, cinq Allemands se dispersèrent et vraisemblablement revinrent sur leurs pas et reprirent le train d'Angoulême. Les quatre autres Allemands transportèrent le cadavre de leur camarade, se rendirent à la gare et le train les ramena à Limoges, où ils arrivèrent vers 22 heures. »*

Différentes versions sont proposées pour cet incident, selon les témoins : soldats allemands en détachement sanitaire ou simples soldats, se rendant d'Angoulême à Limoges, un ou deux soldats tués.... L'un de ces témoignages mérite plus particulièrement l'attention : il s'agit du témoignage d'un agent des renseignements généraux dans l'administration de Vichy, Hubert Massiéra, chargé d'enquêter, au titre d'enquêteur de la police, sur les raisons du massacre d'Oradour pour les besoins du procès de Bordeaux, en 1953 (5). Il était dans le convoi bloqué au pont saboté (il s'agit donc d'un témoin direct) et il parle du meurtre de deux soldats abattus sous ses yeux, juste devant la gare qu'ils avaient dû atteindre à pied. Désinformation, comme il a été avancé dans son cas ou tentative de la Résistance de retirer une part de responsabilité : l'embuscade étant plus favorablement accueillie que l'exécution de sang-froid si cela avait conduit à des représailles, surtout s'agissant, peut-être, d'un détachement sanitaire.

*« A leur arrivée, ils alertèrent la « Kommandantur » qui, immédiatement, fit partir un train chargé de soldats de la « Wehrmacht » et de la « Gestapo ». En même temps, elle téléphonait à la gare de Saint-Junien d'avoir à prévenir le Maire de la ville pour qu'il se trouve à la gare à l'arrivée du train avec le plan de la ville de Saint-Junien. »*

Il s'agissait, semble-t-il, d'un train blindé, sans doute par crainte de la présence des Résistants, au récit des soldats rescapés. La demande d'un plan de la ville traduit déjà les arrière-pensées allemandes d'encerclement de la ville pour contenir l'investissement des lieux par les maquisards.

*« Un employé de la S.N.C.F. vint chercher Monsieur Gibouin chez lui, en lui faisant connaître ce que les Allemands attendaient de lui. Le Maire suivit l'employé et, arrivé à la gare, il téléphona au Commissaire de Police pour qu'il lui apporte le plan de la ville. Le gendarme Lagorce en civil et sans arme, gardien de la caserne de gendarmerie, accompagna le Commissaire de Police. Le train arriva en gare à 23 h 15. Aussitôt descendus du train les Allemands envahirent les locaux, revolver au poing, en ordonnant aux occupants de lever les bras. Immédiatement ils prirent leurs dispositions défensives contre le maquis, quelques instants après, un engagement eu lieu et quelques coups de mitrailleuses furent tirés aux abords du Pont Notre-Dame mais sans résultat. »*

Le 8, en toute fin de journée, les Allemands avaient déjà sûrement en tête des idées de représailles puisqu'ils demandaient les plans de la ville. Ils devaient alors savoir par les rescapés que la ville avait été investie par le Maquis.

- Vendredi 9 juin 1944

*« Le Maire, le Commissaire, et le gendarme furent fouillés et interrogés dans des locaux séparés. Le Maire était fouillé et interrogé par la Gestapo et la Wehrmacht. Aux demandes de renseignements concernant la population de Saint-Junien, il refuse de donner un seul nom, soit de communiste, soit de sympathisant avec le maquis, prenant pour lui-même toute la responsabilité de ce qui pourrait se produire dans Saint-Junien. Devant cette attitude courageuse, le Cdt de la « Wehrmacht » lui fit savoir qu'il ait à prévenir la population de Saint-Junien qu'à partir de 14 heures tous ses pouvoirs étaient suspendus et que la « Wehrmacht » prenait possession de la direction de la ville.*

*C'est dans ces conditions qu'il exigea une réquisition de cent ouvriers terrassiers qui devaient être réunis dans la cour de la gare avec pelles et pioches. Sur ces entrefaites un incident se produisit. Des soldats et des agents de la Gestapo se trouvant avenue Roche, furent assaillis à coup de fusils tirés d'une terrasse qui longe un parc. Les sentinelles allemandes vinrent en informer les officiers qui, après explications avec le Maire, décidèrent de remettre au jour une enquête sur ce sujet.*

*Vers 4 h 30, les Allemands firent connaître à Monsieur Gibouin qu'il pouvait se retirer. A l'interprète qui lui faisait part de cette décision, il indiqua qu'il allait regagner son habitation située à 700 ou 800 mètres, route d'Angoulême. Comme il fallait passer devant le mur du parc d'où les coups de feu avaient été tirés, l'interprète lui dit qu'il y aurait danger. Tous les hôtels de la gare étant occupés, Monsieur Gibouin indiqua une maison de ses amis à environ 400 mètres dans le faubourg Notre-Dame. L'interprète fit appeler deux soldats, et tous les trois accompagnèrent le Maire chez Monsieur Rivaud.*

*En cours de route l'interprète se plut à reconnaître que c'était grâce au courage et au sang froid qu'avait montré Monsieur Gibouin devant les Allemands venus à la suite de ces incidents que la ville de Saint-Junien était préservée des intentions d'une action punitive, mais que dans la journée, leur groupe serait remplacé par une troupe « d'Elite » excessivement cruelle... qu'en conséquence il aurait à se méfier et être extrêmement prudent.*

*A huit heures le Maire était à la Mairie pour recevoir les Allemands, l'interprète présent fit comme s'il ne connaissait pas Monsieur Gibouin.*

*A huit heures les ouvriers réclamés par la « Kommandantur » étaient rassemblés dans la cour de la gare... Toute la journée, ces ouvriers construisirent des barricades et des tranchées... Saint-Junien était en partie cerné, un poste d'observation était installé dans le clocher de l'église. La relève de la Wehrmacht par les S.S. eut lieu dans l'après-midi... Cette troupe arrivant en camions, il n'y eut pas d'incidents ; la nuit du 9 au 10 fut assez agitée par les patrouilles et les coups de feu qui furent tirés. »*

Le 9 juin à 14 heures, l'administration de la ville fut transférée entre les mains de la Wehrmacht et de la Gestapo. Entre temps, dans la nuit, des accrochages eurent lieu avec le Maquis qui avait investi la ville. Malgré tout, il semble que la colère de la Wehrmacht se soit apaisée et que l'idée de représailles ait été abandonnée. Est-ce en raison du repas soi-disant copieusement arrosé, organisé par le Maire, dans la nuit, ou plus certainement la prise en compte de la situation locale : du poste d'observation dans le clocher de l'église, il était alors possible de mesurer l'ampleur de la tâche en cas d'organisation de représailles. Malgré tout, les travaux de terrassement pour construire des barricades et des tranchées se poursuivirent toute la journée avec la cinquantaine d'ouvriers réquisitionnés. A noter que le 1<sup>er</sup> bataillon de Diekmann arriva en début d'après-midi, venant de Rochechouart, et les représentants de la Gestapo repartirent alors vers Limoges.

Diekmann s'installa, avec l'état-major du bataillon, à l'Hôtel de la Gare, pour la nuit. Installation symbolique garantissant l'accès à la gare et aux allers-retours en train, éventuellement nécessaires vers Limoges.

Le passage de témoin dut néanmoins faire état des représailles initialement envisagées et l'état-major SS, lui aussi, se rendit au poste d'observation, dans le clocher, pour conclure, selon les témoins, « qu'ils n'y arriveraient pas parce que c'était beaucoup trop grand ».

Le couvre-feu avait été décrété à 21 heures et, cependant, plusieurs témoins font état de nombreux mouvements de population tout au début de la nuit : les habitants fuyant la ville malgré la présence de patrouilles sur les routes environnantes, par crainte de bouclage de la ville et des rumeurs de représailles. Mais les SS avaient alors renoncé à mener des représailles à Saint-Junien. Jean Barale est un peu moins précis sur la description des événements au cours de la matinée du 10 juin :

- Samedi 10 juin 1944

*« Le samedi 10, la population allait à ses occupations comme d'habitude, se demandant ce que pouvait bien signifier ce remue-ménage et ce déploiement de forces, étant loin de se douter de ce qui se tramait. On pouvait circuler mais à chaque instant, il fallait montrer ses papiers d'identité. D'autre part comme les Allemands étaient déjà passés à Saint-Junien sans avoir rien fait, la population était à peu près tranquille.*

*Vers 13 heures, la circulation devint plus intense sur la route de Limoges route qu'il fallait prendre pour sortir de Saint-Junien et se rendre à Oradour, bourg distant de 13 kms de la ville... Les Allemands partaient... Le gros de la troupe ne quitta Saint-Junien que le soir de samedi et dans la nuit de samedi à dimanche, l'arrière garde quitta la ville dans la journée du dimanche.*

*Le samedi, vers 18 heures, un bruit circulait... Oradour aurait été brûlé, y compris les habitants... Mais le lendemain, Dimanche, nous avons confirmation de ces faits et nous étions obligés de nous rendre à l'évidence.*

*C'est alors que nous apprîmes que c'était Saint-Junien qui était visé ! »*

Si dès le vendredi soir 9 juin, les SS et leur commandant Diekmann semblaient bien avoir renoncé aux représailles à Saint-Junien, ils n'avaient pas, pour autant, renoncé à des représailles lors de leur déplacement du lendemain 10 juin, sur leur trajet de Saint-Junien au cantonnement du soir fixé à Nieul, près de Limoges pour les besoins de rassemblement de la division en vue de faire route vers la Normandie, le 12 juin au matin. L'histoire va donc commencer à s'écrire en lettres de sang, dès le 10 juin en fin de nuit.

Selon un autre témoin, Félix Hugonnaud, chef de la police de Limoges, en 1953, chargé lui aussi d'enquêter pour le compte du Tribunal de Bordeaux sur les origines du massacre d'Oradour-sur-Glane (1) « le major Diekmann était revenu de Saint-Junien à Limoges dans la nuit du 9 au 10 juin. Là, il avait appris que Kämpfe avait disparu et que Gerlach<sup>1</sup>, après avoir été capturé, avait réussi à s'échapper. Les Allemands avaient dit au policier qu'on avait retrouvé les papiers de Kämpfe dans une rue de Limoges (2). Il les avait sans doute jetés lui-même du camion, supposaient-ils, dans l'espoir qu'on pourrait ainsi suivre sa piste. En fait, il paraît plus vraisemblable que les Allemands avaient simplement inventé cette histoire, comme nombre d'autres... ». Hugonnaud affirma que « Diekmann avait parlé de représailles, mais en termes généraux... »

La présence de Diekmann à Limoges, « le jour du massacre » est également incontestable pour Pierre Arnet, chef de la police de Strasbourg qui enquêta, lui aussi, pour le compte du Tribunal de Bordeaux (1). « Il y eut une réunion des SS à Limoges, réunion à laquelle la Milice prétendit ne pas avoir été présente. Peu après, plusieurs personnes quittaient Limoges pour Saint-Junien : le lieutenant Kleist, de la Gestapo, un interprète du nom de Patry et quatre représentants de la Milice dont Camille Davoine, responsable des questions juives. ».

---

<sup>1</sup> Capturé à Peyrillac, soit à moins de 10 km d'Oradour. Son chauffeur fut exécuté au Bois-du-Roi, près de Bellac. A noter que onze soldats de la Wehrmacht avaient été tués, la veille, 8 juin 44, sur les communes voisines de Breuilaufa et de Berneuil, dans une embuscade tendue par le maquis, sur la commune de Breuilaufa.

Ce qui est confirmé dans l'analyse historiographique de Jacques Delarue (3) : « Selon une confidence faite en fin de matinée par Kleist à ses compagnons de route, après sa conversation avec Dickmann, quarante ou cinquante otages devaient être fusillés à Oradour en représailles de l'attaque d'une voiture SS par le Maquis. Les douze SS qui s'y trouvaient auraient été faits prisonniers et emmenés à Oradour-sur-Glane où ils auraient été pendus à l'exception du lieutenant qui aurait réussi à s'enfuir. Cette explication était le début de la légende mise au point par la suite pour expliquer le massacre, elle ne contient pas la moindre trace de vérité. En effet, aucun détachement SS n'était encore venu à Oradour ou dans les environs, le Maquis n'avait pas capturé d'autre SS que Kämpfe, à plus de cinquante kilomètres de là, et surtout il n'avait perdu aucun soldat SS. »

Diekmann aurait donc été présent le samedi matin à Limoges au Central-Hôtel où se trouvait l'état-major du régiment « Der Führer » qui ne pouvait donc ignorer qu'une action de représailles allait intervenir ce jour, 10 juin, quelque part entre Saint-Junien et Nieul puisqu'il était hors de question de mener des représailles vers l'est de Limoges, en réponse à la capture de Kämpfe, une proposition d'échange de prisonniers ayant été faite à la Résistance et le 3<sup>ème</sup> bataillon dont Kämpfe était le commandant étant reparti à sa recherche dès le 10 au matin. D'après Jacques Delarue (3), « A 9 heures, le sous-chef de la Gestapo, le Oberscharführer Joachim Kleist, autrefois secrétaire de police à Berlin, connu et redouté comme particulièrement brutal et haineux, l'interprète de la Gestapo Eugène Patry, le chauffeur Leber et l'auxiliaire français SS volontaire Lombardin, alias « Simon », se présentaient au Central Hôtel où Lammerding les avait fait convoquer. Une voiture de la Milice ayant à son bord quatre miliciens les accompagnait. Le chef en était Pitrud, les trois autres étaient Davoine, alias « Decours », Tixier et Tomine. C'est Filliol qui, le 9 au soir, avait désigné les quatre miliciens pour assister les SS dans une « opération en cours d'organisation » aux environs de Saint-Junien ».

Le principe de ces représailles intervient donc avant la capture de Kämpfe. Et Jacques Delarue écrit encore : « Le 10 juin, à 10 heures du matin, pendant que les hommes du 3<sup>ème</sup> Bataillon roulaient vers l'est, un petit détachement partait vers l'ouest, pour se rendre à Saint-Junien. Ils y arrivèrent vers 10 h 30. Le Sturmbannführer Dickmann y avait installé son poste de commandement à l'Hôtel de la Gare. C'est là, sur une banale table de café, dans la salle du rez-de-chaussée de ce petit hôtel de Saint-Junien, que fut décidée et réglée la destruction d'Oradour, au cours d'une conversation qui dura plus d'une heure. Ainsi, une fois de plus, comme tout au long de cette terrible histoire, trouve-t-on la Milice prêtant son concours aux assassins de la SS et de la Gestapo. »

### **3- Conclusions**

Diekmann était sans aucun doute venu chercher assistance, à Limoges, dans la nuit du 9 au 10 juin 1944, auprès de la Gestapo et de la Milice locale pour trouver un lieu plus paisible que Saint-Junien afin de mettre en œuvre, sans risque, les représailles initialement envisagées par la Gestapo et la Wehrmacht après que le Maquis ait coupé la liaison ferroviaire Limoges-Angoulême, qu'il ait tué, lors d'une embuscade aux portes de Saint-Junien, ou de sang-froid devant la gare, un ou deux soldats allemands, qu'il ait enfin investi la ville en occupant la Mairie et les locaux de la Légion. Là, il apprend que Kämpfe, son meilleur ami, le « héros de la division Das Reich » qu'il admirait, a été capturé par la Résistance, à l'est de Limoges et Gerlach survient au cours de la réunion pour faire part à son tour de sa rocambolesque évasion après sa capture à l'ouest de Limoges, à moins de dix kilomètres d'Oradour et que onze autres soldats avaient péri dans des embuscades tendues par le Maquis local. Cela fait beaucoup de choses pour un homme qui ne possède pas toutes les facultés nécessaires de sang-froid pour un militaire, étant la plupart du temps sous l'emprise de l'alcool. Mais Diekmann n'était pas un militaire comme les autres, c'était un fou sanguinaire déguisé en militaire...

L'ampleur du niveau de représailles avait-il reçu l'adhésion de l'état-major du régiment « Der Führer » ou s'agit-il de l'excès de zèle d'un ivrogne invétéré ? Les responsables du régiment « Der Führer » se sont empressés par la suite d'exprimer leur « indignation » pour les femmes et les enfants massacrés par Diekmann, faisant reporter sur lui seul toute la responsabilité de la faute. Diekmann n'était plus là pour répondre. Mais la Milice, elle, savait aussi et certains savent peut-être encore. Pourtant, les paroles de l'ordonnance du commandant du régiment « Der Führer », citées par Georges Guingouin, sont à rapprocher

de la terrible réalité qui s'ensuivit. Il déclara en effet, après sa désertion, avoir appris, avant le Débarquement, « *que son unité allait bientôt partir et brûler une ville du centre.* »

Si Limoges ne fut pas brûlée, comme l'explique Georges Guingouin, dans son témoignage écrit (4), si Saint-Junien ne fut pas brûlée, pour toutes les raisons évoquées précédemment... ce fut Oradour-sur-Glane.



*Adolf Dieckmann est enterré au cimetière allemand de Marigny (Manche). Il fut tué au combat le 29 juin 1944. (TL/PS)*

**Dalle de Adolf Diekmann – Cimetière allemand de la Cambe**

Fait à Paris le 2 octobre 2011  
« Pour aider l'histoire à comprendre »

**Michel Baur**

Ecrivain – Collecteur de mémoire

Référence :

(1) Douglas W. HAWES, *Oradour, le verdict final*, Editions du Seuil, Paris, p. 184 à 188.

(2) Michel BAURY, *L'erreur fatale du boucher de Combeauvert ou la fin du mystère Kämpfe*, à paraître.

(3) Jacques DELARUE, *Trafics et crimes sous l'occupation*, Fayard, Paris, 1968, p. 407 à 413.

## ANNEXES

---

- I. M. Martin, Centre de la Mémoire d'Oradour-sur-Glane, *dépôt témoignage du 20/07/1944 de Jean Barale*, 2003
- II. *Une vie, un exemple*, Editions de l'Echo du Centre, Limoges, 2009, témoignage Martial Pascaud, Maire de Saint-Junien 1944-1965 : p. 163 à 165.
- III. Mme Odile Moins, *témoignage*, Paris, décembre 2010.
- IV. Service des Archives de la Ville de Saint-Junien, Arrêté préfectoral du 12 mars 1941, *Nomination des conseillers municipaux de la Commune de Saint-Junien*.
- V. Mme Pâquerette Mahé, *témoignage*, Paris, janvier 2011.
- VI. Mme Madeleine Détivaud, *témoignage*, Saint-Léonard-de-Noblat, août 2009.
- VII. Jacques Delarue, *Trafics et crimes sous l'occupation*, Fayard, Paris, 1968 : p. 407 à 413.
- VIII. Jean-Jacques Fouché, *Oradour*, Editions Liana Lévi, Paris, 2001 : p. 71-72.
- IX. Philip Vickers, *la Division Das Reich de Montauban à la Normandie*, Editions Lucien Souny, Saint-Paul (Haute-Vienne), 2003 : p. 132 à 135.
- X. Douglas W. Hawes, *Oradour, le verdict final*, Editions du Seuil, Paris, 2009 : p. 184 à 188.
- XI. Douglas W. Hawes, *Oradour, le verdict final*, Editions du Seuil, Paris, 2009 : p. 71.
- XII. Philip Vickers, *la Division Das Reich de Montauban à la Normandie*, Editions Lucien Souny, Saint-Paul (Haute-Vienne), 2003 : p. 31.

## Annexe I - Relevé de témoignage Barale

Gardien de la paix à Saint-Junien, en service de nuit les 8 et 9 juin 1944  
Rapport rédigé le 20/07/1944<sup>1</sup>

---

« Pour l'historique de cette affaire, il y a lieu de la faire précéder par les faits suivants :

### Jeudi 8 juin 1944

*Dans la nuit du 7 au 8 juin, le maquis avait tenté de faire sauter le viaduc qui franchit la Vienne à 1 kilomètre à l'ouest de Saint-Junien sans résultat appréciable. Le matin du 8 juin vers 9 heures, afin d'interrompre tout trafic sur la ligne Angoulême-Limoges, et après un déboulonnage des rails (toujours sur le même viaduc), une locomotive et quelques wagons furent lancés sur la voie. Les wagons tombaient dans la rivière, la locomotive et son tender déraillaient mais restaient sur le pont. Le trafic était interrompu... ce même jour, le maquis venait prendre possession de la Mairie et de la légion.*

*Dans la soirée, vers 19 heures, le train venant d'Angoulême fut dans l'obligation de s'arrêter avant le viaduc, et les voyageurs munis de leurs bagages, durent descendre du train et longer la rive gauche de la Vienne, soit pour rentrer à Saint-Junien, soit pour gagner la gare où se trouvait le train venant de Limoges (ce dernier devant revenir sur Limoges dès que le transbordement serait terminé). Parmi les voyageurs descendant du train d'Angoulême se trouvaient dix soldats allemands en armes. Un groupe du maquis qui se trouvait dans le bois attendant au petit chemin qui relie le passage en dessous du viaduc à l'entrée du pont Notre-Dame, c'est-à-dire vers l'entrée sur Saint-Junien, tira des coups de fusil sur les Allemands, ces derniers ripostèrent, le maquis se retira. Mais un Allemand fut tué, un civil blessé, cinq Allemands se dispersèrent et vraisemblablement revinrent sur leurs pas et reprirent le train d'Angoulême. Les quatre autres Allemands transportèrent le cadavre de leur camarade, se rendirent à la gare et le train les ramena à Limoges, où ils arrivèrent vers 22 heures.*

*A leur arrivée, ils alertèrent la « Kommandantur » qui, immédiatement, fit partir un train chargé de soldats de la « Wehrmacht » et de la « Gestapo ». En même temps, elle téléphonait à la gare de Saint-Junien d'avoir à prévenir le Maire de la ville pour qu'il se trouve à la gare à l'arrivée du train avec le plan de la ville de Saint-Junien.*

*Un employé de la S.N.C.F. vint chercher Monsieur Gibouin chez lui, en lui faisant connaître ce que les Allemands attendaient de lui. Le Maire suivit l'employé et, arrivé à la gare, il téléphona au Commissaire de Police pour qu'il lui apporte le plan de la ville. Le gendarme Lagorce en civil et sans arme, gardien de la caserne de gendarmerie, accompagna le Commissaire de Police. Le train arriva en gare à 23 h 15. Aussitôt descendus du train les Allemands envahirent les locaux, revolver au poing, en ordonnant aux occupants de lever les bras. Immédiatement ils prirent leurs dispositions défensives contre le maquis, quelques instants après, un engagement eu lieu et quelques coups de mitrailleuses furent tirés aux abords du Pont Notre-Dame mais sans résultat.*

### Vendredi 9 juin 1944

*Le Maire, le Commissaire, et le gendarme furent fouillés et interrogés dans des locaux séparés. Le Maire était fouillé et interrogé par la Gestapo et la Wehrmacht. Aux demandes de renseignements concernant la population de Saint-Junien, il refuse de donner un seul nom, soit de communiste, soit de sympathisant avec le maquis, prenant pour lui-même toute la responsabilité de ce qui pourrait se produire dans Saint-Junien<sup>2</sup>. devant cette attitude courageuse, le Cdt de la « Wehrmacht » lui fit savoir qu'il ait à prévenir la population de Saint-Junien qu'à partir de 14 heures tous ses pouvoirs étaient suspendus et que la « Wehrmacht » prenait possession de la direction de la ville.*

---

<sup>1</sup> Document déposé au Centre de la Mémoire d'Oradour-sur-Glane, en 2003, par M. Martin, membre de sa famille.

<sup>2</sup> Pour désigner des otages. Des repréailles étaient donc envisagées.

*C'est dans ces conditions qu'il exigea une réquisition de cent ouvriers terrassiers qui devaient être réunis dans la cour de la gare avec pelles et pioches. Sur ces entrefaites un incident se produisit. Des soldats et des agents de la Gestapo se trouvant avenue Roche, furent assaillis à coup de fusils tirés d'une terrasse qui longe un parc. Les sentinelles allemandes vinrent en informer les officiers qui, après explications avec le Maire, décidèrent de remettre au jour une enquête sur ce sujet.*

*Vers 4 h 30, les Allemands firent connaître à Monsieur Gibouin qu'il pouvait se retirer. A l'interprète qui lui faisait part de cette décision, il indiqua qu'il allait regagner son habitation située à 700 ou 800 mètres, route d'Angoulême. Comme il fallait passer devant le mur du parc d'où les coups de feu avaient été tirés, l'interprète lui dit qu'il y aurait danger. Tous les hôtels de la gare étant occupés, Monsieur Gibouin indiqua une maison de ses amis à environ 400 mètres dans le faubourg Notre-Dame. L'interprète fit appeler deux soldats, et tous les trois accompagnèrent le Maire chez Monsieur Rivaud.*

*En cours de route l'interprète se plut à reconnaître que c'était grâce au courage et au sang froid qu'avait montré Monsieur Gibouin devant les Allemands venus à la suite de ces incidents que la ville de Saint-Junien était préservée des intentions d'une action punitive<sup>1</sup>, mais que dans la journée, leur groupe serait remplacé par une troupe « d'Elite » excessivement cruelle... qu'en conséquence il aurait à se méfier et être extrêmement prudent.*

*A huit heures le Maire était à la Mairie pour recevoir les Allemands, l'interprète présent fit comme s'il ne connaissait pas Monsieur Gibouin.*

*A huit heures les ouvriers réclamés par la « Kommandantur » étaient rassemblés dans la cour de la gare... Toute la journée, ces ouvriers construisirent des barricades et des tranchées... Saint-Junien était en partie cerné, un poste d'observation était installé dans le clocher de l'église<sup>2</sup>. La relève de la Wehrmacht par les S.S. eut lieu dans l'après-midi... Cette troupe arrivant en camions, il n'y eut pas d'incidents ; la nuit du 9 au 10 fut assez agitée par les patrouilles et les coups de feu qui furent tirés<sup>3</sup>.*

#### Samedi 10 juin 1944

*Le samedi 10, la population allait à ses occupations comme d'habitude, se demandant ce que pouvait bien signifier ce remue-ménage et ce déploiement de forces, étant loin de se douter de ce qui se tramait. On pouvait circuler mais à chaque instant, il fallait montrer ses papiers d'identité. D'autre part comme les Allemands étaient déjà passés à Saint-Junien sans avoir rien fait, la population était à peu près tranquille.*

*Vers 13 heures, la circulation devint plus intense sur la route de Limoges route qu'il fallait prendre pour sortir de Saint-Junien et se rendre à Oradour, bourg distant de 13 kms de la ville... Les Allemands partaient... Le gros de la troupe ne quitta Saint-Junien que le soir de samedi et dans la nuit de samedi à dimanche, l'arrière garde quitta la ville dans la journée du dimanche.*

*Le samedi, vers 18 heures, un bruit circulait... Oradour aurait été brûlé, y compris les habitants... L'affaire parut si monstrueuse et si invraisemblable, que cela laissa supposer un gros « Bobard »... Mais le lendemain, Dimanche, nous avions confirmation de ces faits et nous étions obligés de nous rendre à l'évidence.*

---

<sup>1</sup> Les Allemands auraient ainsi renoncé à leur intention initiale de représailles.

<sup>2</sup> Le poste d'observation initial a été mis en place par la Gestapo et la Wehrmacht.

<sup>3</sup> Le couvre-feu avait pourtant été imposé dès 21 heures.

*C'était une consternation générale.....*

*C'est alors que nous apprîmes que c'était Saint-Junien qui était visé<sup>1</sup> !*

*En la circonstance, nous devons d'avoir échappé à cette extermination, à l'énergique attitude de Monsieur Gibouin, Maire de la ville qui fut molesté par les Allemands, et qui, au plus fort de la discussion s'est offert comme otage.*

*Celui qui décrit les faits « d'Oradour » a omis de signaler que ces criminels sont allés dans les fermes des environs (qu'ils n'ont pas incendiées) mais ils ont amené les habitants soit à pied, soit en camion, pour les joindre à ceux qui étaient destinés à être brûlés. Des mamans des villages voisins d'Oradour dont les enfants étaient à l'école pressentant le danger qui menaçait leurs enfants coururent vers Oradour pour essayer de les sauver, elles furent précipitées dans la fournaise.*

*Le tramway de Limoges-Saint-Junien, traverse Oradour... Comme il arrivait au moment de leur exploit, ils firent descendre les voyageurs. Les gens d'Oradour furent contraints de rentrer dans le bourg afin de suivre le sort de leurs compatriotes..... Ceux étrangers à Oradour, furent refoulés.*

*La formation qui a commis cet horrible forfait était connue... « Troisième compagnie du Régiment du Führer, Deuxième Division « Dass Reich »*

*Il serait à désirer qu'elle soit ramenée à Oradour sur Glane pour y subir le même sort....*

*Rapport fait à Saint-Junien le 20/7/44<sup>2</sup>*

*Signé : Barale<sup>3</sup> »*

---

<sup>1</sup> Le témoin ne précise pas comment il l'a appris.

<sup>2</sup> Ce témoignage a été rédigé moins d'un mois et demi après le massacre d'Oradour. S'agissant d'un rapport, il était sûrement fait à la demande du Commissariat de police.

<sup>3</sup> Jean Barale était alors gardien de la paix (un « pétain » comme les gardiens de la paix étaient alors surnommés) à Saint-Junien. Il était de permanence (20h – 6h), lors de l'arrivée des Allemands venant de Limoges, le 8 juin. Mme Monique Barale, son épouse, a confirmé (témoignage reçu en 2011) que les Allemands envisageaient bien des représailles à Saint-Junien : « ils s'étaient installés en observation en haut du clocher de l'église où le commissaire de police avait dû les accompagner, la perspective sur l'étendue de la ville les a dissuadés d'une action d'envergure par crainte de ne pouvoir neutraliser efficacement les habitants parmi lesquels sans doute de très nombreux maquisards ».

## **Annexe II - Témoignage Martial Pascaud**

Sympathisant du Maquis, Maire de Saint-Junien 1944-1965.

D'après *Une vie, un exemple*,  
Editions de l'Echo du Centre, 2009, p. 163-165.

---

« Après avoir endommagé le pont de fer de la S.N.C.F. qui traverse la Vienne au bas de notre ville, un de nos groupes allait, le 8 juin 1944 au matin, accentuer les dégâts en y plaçant une locomotive et son « tender ». Ce fut réussi, car après avoir déraillé, ces deux mastodontes se renversèrent en travers du pont, de telle façon que le trafic Limoges-Angoulême et côte atlantique fut interrompu durant plusieurs semaines<sup>1</sup>. Dans la même journée, un petit groupe de militaires allemands qui tentait de traverser le pont à pied, était atteint par le tir de l'un de nos fusils-mitrailleurs... L'un fut tué, deux autres auraient été blessés<sup>2</sup>.

Ceci, ajouté à de nombreux faits de ce genre, allait déchaîner la fureur des nazis. En effet, dans la soirée du 8 juin, un détachement de la Wehrmacht de Limoges arrivait à Saint-Junien afin de contrôler la ville et y imposer sa dictature. C'est alors que, sous la menace du commandant allemand, le maire Emile Gibouin lançait l'appel suivant :

« Depuis ce jour, vendredi 9 juin 1944 à deux heures, l'administration de la ville passe sous le contrôle de la Wehrmacht venue pour assurer l'ordre et rétablir les communications ferroviaires. Le commandant de la place m'a prescrit les mesures suivantes :

- Couvre-feu de 21 heures à 6 heures<sup>3</sup>.
- Interdiction de quitter la ville sans autorisation, celles-ci seront délivrées au bureau dont je donnerai l'adresse ultérieurement.
- Fermeture des cinémas jusqu'à nouvel ordre.

Je fais appel à la population de Saint-Junien pour observer une attitude calme, éviter les rassemblements et se soumettre à toutes les réquisitions qu'on sera amené à prendre. »

Signé : le maire Emile Gibouin<sup>4</sup>

Quelles étaient alors les intentions du commandant allemand ? Voulait-il renouveler les horribles pendants qu'il venait de faire exécuter à Tulle ? Ou autres sévices sanguinaires ? En cette matinée du 9 juin 1944, tout le laisser supposer. J'en eus le pressentiment lorsque, avançant boulevard de la République, je vis abattre deux gros tilleuls en travers de la chaussée et que, sur ordre des Allemands, des réquisitionnés

---

<sup>1</sup> Le trafic voyageur fut rétabli dans la journée : les voyageurs étant obligés cependant de traverser à pied le pont saboté, pour se rendre à la gare toute proche de Saint-Junien (environ 1 km) d'où ils pouvaient prendre le train pour Limoges.

<sup>2</sup> Martial Pascaud n'a pas été un témoin direct de l'embuscade, il ne fait que rapporter la version présentée par les maquisards pour justifier la mort d'un ou deux soldats allemands au combat (voir, avec réserve, une autre version du témoin direct, Hubert Massiéra).

<sup>3</sup> Des témoins font état d'un mouvement important de population aux environs de Saint-Junien, dans la nuit du 9 au 10 juin, pour tenter d'échapper à l'encercllement de la ville : cela paraît difficilement compatible avec le cessez-le-feu imposé.

<sup>4</sup> Informations communiquées par le service Archives Patrimoine Culture de la Mairie de Saint-Junien :

*Délégation spéciale nommée en octobre 1939 : Emile Gibouin (directeur des papeteries du Limousin), Jean Ripet (industriel) et Gabriel Ménieux (Trésorier de la caisse d'épargne de Saint-Junien),*

*10 février 1941 – Emile Gibouin nommé Maire par arrêté préfectoral,*

*12 mars 1941 – Nomination des conseillers municipaux, composés de la délégation spéciale et de 17 autres membres (voir liste),*

*18 mars 1941 – Nomination de 8 adjoints : Gabriel Ménieux, Jean Ripet, Léonard Breuil (entrepreneur), Jean Ripet, Pierre Nicot (fabricant de gants), Junien Darconnat (ancien fabricant de gants), Justin Blény (épicière), Simon Menut (négociant en vins) et Paul Ribaud (industriel),*

*12 avril 1941 – première réunion du nouveau conseil municipal,*

*Le 16 Août 1944, le comité de libération (constitué depuis le 14 juillet) devient conseil municipal.*

*allaient commencer à établir des barrages en bloc de pierre, place J.-Lasvergnas... Tout semblait se préciser lorsque, vers 10 heures, une colonne de SS venait se joindre à la Wehrmacht. Ces derniers faisaient partie du 1<sup>er</sup> bataillon « Der Führer » commandé par le Sturm Dickmann. On est alors tenté de croire que c'est après l'arrivée de ces SS que le plan primitif de telles ou telles cruautés envers la population de notre cité fut abandonné<sup>1</sup>. Était-ce la proximité des forces du maquis qui les amena à réfléchir ? Eurent-ils crainte de se trouver en face d'une forte réaction de civils armés ? Ou bien pensèrent-ils qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour boucler une agglomération de plus de 8 000 habitants ?... Seul, le sinistre général Lammerding aurait pu répondre à ces questions<sup>2</sup>.*

*Pendant que les officiers faisaient « bombance » à l'hôtel de la gare<sup>3</sup>, les troupes SS prenaient position en différents points de la ville.*

*La nuit du 9 au 10 fut marquée d'émotions intenses car, craignant d'être surpris par les gars du maquis, des patrouilles parcouraient la ville et ses abords... des rafales de mitraillettes retentissaient de temps à autre et des fusées éclairantes sillonnaient le ciel. Personne dans les rues, toutes les persiennes étaient fermées.*

*Étant sous la crainte d'une dénonciation de « mouchards », Roger et moi étions partis dans la nature<sup>4</sup> où nous pouvions nous joindre aux camarades du maquis car nous n'étions pas encore armés.*

*Anna qui connaissait le lieu de notre retraite, devait rester chez nous, mais effrayée par la tournure des événements, elle allait dans la nuit, tenter de nous rejoindre en compagnie de notre belle-sœur Louise Pursat. Elles n'avaient pas pensé que les SS sillonnaient les routes environnantes et, ce n'est qu'en fuyant dans les champs qu'elles échappèrent à un groupe qui les avait aperçues<sup>5</sup>... Après s'être réfugiées dans une ferme, ce n'est que dans la soirée du 10 juin qu'Anna put nous rejoindre. Elle nous apportait du ravitaillement, mais aussi de tristes nouvelles... Dans l'après-midi du 10, huit camions, chargés de SS « spécialistes », de mitrailleuses et d'engins incendiaires de toutes sortes, s'étaient rendus à Oradour-sur-Glane sous escorte de deux engins blindés. Selon les bruits qui couraient, les barbares nazis avaient massacré la population et brûlé les maisons.... »*

---

<sup>1</sup> L'option « représailles » était donc bien envisagée dès l'arrivée de la Wehrmacht et des représentants de la Gestapo, dans la nuit du 8 juin, c'est-à-dire avant même l'arrivée des SS de la « Das Reich ».

<sup>2</sup> Diekmann a répondu à cette question. Voir les témoignages particuliers...

<sup>3</sup> Le repas « offert » par le maire de Saint-Junien (témoignage de Pierre Arnet, Chef de la Police de Strasbourg en 1953).

<sup>4</sup> Ceci corrobore les témoignages décrivant les mouvements de population cette nuit-là, malgré le couvre-feu imposé de 21 heures à 6 heures.

<sup>5</sup> Cette nuit-là, les Allemands surveillaient toutes les routes conduisant à Saint-Junien et il était malgré tout possible d'en sortir, à condition de se fondre immédiatement dans la campagne...

### **Annexe III - Témoignage Odile Moins**

Petite-fille de Marie Riffaud qui était membre du Conseil municipal, de 1941 à 1944 et déléguée du Secours national.  
Fait à Paris le 14 décembre 2010.

---

*« Mes parents habitaient à Châlus, ville dans laquelle mon père exerçait la profession de médecin. Ma grand-mère, Marie Riffaud, était veuve de guerre, son mari étant décédé en 1919 des suites de la guerre 14-18 (gazé dans les tranchées, à Verdun) et elle habitait à Saint-Junien où elle était gérante de la quincaillerie Riffaud, au centre ville. Elle avait de multiples activités dans le cadre du bénévolat et, à ce titre, notamment, à « la goutte de lait », une association d'aide aux femmes venant d'accoucher.*

*C'est pourquoi elle se trouvait, le 9 juin 1944, à la mairie de Saint-Junien où le Maire, M. Gibouin, était également présent. Elle m'a rapporté (j'avais alors 10 ans, étant née en 1934) que ce jour-là, des militaires allemands sont arrivés à la Mairie et leur ont demandé de les suivre et de les conduire jusqu'en haut du clocher de l'église de Saint-Junien d'où ils avaient une vue dégagée sur l'ensemble de la ville. Sans doute, furent-ils désignés parce que le curé n'habitait pas près de l'église, le presbytère se trouvant un peu à l'écart et la Mairie étant sur la route de l'église.*

*Marie Riffaud était née à Paris où elle avait fait ses études et avait assimilé à cette occasion quelques notions de langue germanique. En raison de ses activités professionnelles et de ses nombreuses relations commerciales, M. Gibouin<sup>1</sup> possédait lui aussi des rudiments de cette langue et c'est ainsi que dans la conversation animée du petit groupe de SS qu'ils avaient dû accompagner, ils ont pu comprendre qu'ils auraient dit entre eux, en conclusion de cette visite : « c'est trop grand, on n'y arrivera pas »<sup>2</sup>, sans saisir, sur le moment, le sens précis de cette phrase très lourde de sous-entendus.*

*Et le lendemain soir, elle a vu, comme tous les habitants de Saint-Junien une épaisse fumée au-dessus de la ville, comme s'il s'agissait d'une grange en train de brûler. Puis, après, cette odeur âcre et si repoussante de chair brûlée, une odeur qu'elle gardera toujours présente en elle, l'odeur des cadavres qui se consumaient dans les flammes d'Oradour-sur-Glane.*

*Signé : Odile Moins »*

---

<sup>1</sup> Emile Gibouin était directeur des Papeteries du Limousin. Il fut nommé Maire par arrêté préfectoral en 1941.

<sup>2</sup> La phrase prononcée par les Allemands est capitale car elle indique bien que l'acte de barbarie d'Oradour a été projeté par les SS la veille donc avant la capture de Kämpfe par la Résistance. Saint-Junien leur est apparue une ville bien trop importante (environ 10 000 habitants à l'époque) pour pouvoir être neutralisée sans résistance comme le fut malheureusement Oradour qui fut sans aucun doute « désignée » la samedi dans le courant de la matinée.

Communiqué par le service Archives Patrimoine Culture de la mairie de Saint-Junien  
 Voir article 1, 6° : Mme Riffaud née Robin, déléguée du Secours national,  
 (dont le témoignage est rapporté, ci-avant, par sa petite-fille, Mme Moins)

Préfecture  
 de la  
Haute-Vienne  
 Cabinet du Préfet  
 Loi du 16 novembre 1940  
 Nominations des Conseillers  
 Municipaux

Etat Français  
 Limoges, le 12 mars 1941

Extrait du Registre des arrêtés de Préfet.

Le Préfet de la Haute-Vienne, Commandeur de la  
 Légion d'Honneur, Croix de Guerre.  
 Vu la loi municipale du 16 novembre 1940.  
 Vu les instructions de M. le Ministre, Secrétaire d'Etat à l'Intérieur  
 sur la proposition du Maire de St Junien, nommé à cette fonction  
 par arrêté de M. le Ministre de l'Intérieur du 10 février 1941.

Arrête:

Article 1<sup>er</sup>. Sont nommés Conseillers municipaux de la  
 Commune de Saint-Junien. M. M. :

- 1<sup>er</sup> Ménérier Gabriel, Conseiller de la Commune d'Espéranche, membre de la Délégation spéciale
- 2<sup>e</sup> Pipet Jean, Industriel
- 3<sup>e</sup> Breuillet Léonard, Entrepreneur
- 4<sup>e</sup> Vidaud Marc, Directeur honoraire de l'Enregistrement
- 5<sup>e</sup> Barataud René, fabricant de papier
- 6<sup>e</sup> Riffaud née Robin, déléguée du Secours National
- 7<sup>e</sup> Mlle Delfourcère Héléne, Institutrice honoraire
- 8<sup>e</sup> Yvocat Fernand, fabricant de gants
- 9<sup>e</sup> Jarry Eugène, régisseur agricole
- 10<sup>e</sup> Delabreignat Martial, agriculteur
- 11<sup>e</sup> Paraud André, Président de la Région Industrielle
- 12<sup>e</sup> Blézy Justin, Ouvrier, père de 6 enfants
- 13<sup>e</sup> Bonnard André, Industriel, Président du Syndicat des fabricants de sacs et papiers
- 14<sup>e</sup> Bourdeau Georges, ouvrier gantier syndiqué
- 15<sup>e</sup> Dumont Auguste, ouvrier gantier syndiqué
- 16<sup>e</sup> Guillaume Paul, actionneur municipal
- 17<sup>e</sup> Mémet Jean, négociant en vins
- 18<sup>e</sup> Dazeconnat Juyon, ancien fabricant de gants
- 19<sup>e</sup> Rivard Paul, Industriel

Article 2. Copie de ce présent arrêté sera adressée à M. le  
 Maire de St Junien, chargé de notifier cette décision et de procéder à  
 l'installation des Conseillers.

A Limoges, le 12 mars 1941  
 Le Préfet  
 Signé F. Bard  
 Pour copie conforme  
 Le Maire de St Junien

## Annexe V - Témoignage Pâquerette Mahé

Alors âgée de dix ans, elle était en vacances chez sa tante, rue Pingault, à Saint-Junien, en juin 1944.  
Fait à Paris, les 18 et 26 janvier 2011.

---

### « L'arrivée des SS à Saint-Junien, le 9 juin 44 »

*En juin 44, j'avais alors une dizaine d'années et mes parents qui habitaient Paris m'envoyaient, chaque année, pendant les vacances scolaires chez ma tante, Marie Simon, qui habitait, elle, en Limousin, 13, rue Pingault à Saint-Junien, dans une région théoriquement moins agitée que Paris. En mai 44, mes parents, conscients sans doute d'une insécurité grandissante dans la capitale, décident, malgré l'année scolaire toujours en cours, de précipiter mon départ en Limousin.*

*Le 9 juin, dans le courant de la journée, il y a eu une agitation subite dans le quartier et une rumeur qui enflait : « Des camions allemands sont dans le bas de la ville, ils viennent par ici ». Ma tante, à l'image des voisins, s'empresse de fermer les volets de la maison. Un peu plus tard, nous sommes toutes les deux à l'étage, dans la chambre sur rue. Entre les lamelles de la jalousie des volets, nous observons les premiers camions de soldats, qui remontent l'avenue Pingault<sup>1</sup>. La progression du convoi est assez lente et, au fur et à mesure de son avancée, un bruit s'amplifie : celui de moteurs et des bribes de chants scandés. Sur l'avant du véhicule de tête et sur ses côtés, des soldats sont postés, armes braquées en direction des habitations, prêts à faire feu. A bord également de ce véhicule de tête, quelques militaires en uniforme et longue capote, des gradés sans doute, parlent et rient bruyamment : ma tante chuchote : « ils sont saouls, Petite ». En effet, tous sont dans un état de surexcitation proche de l'ébriété.*

*En début de nuit, je suis réveillée soudainement. Ma tante, penchée à la fenêtre, s'adresse à des gens, dans la rue où règne une grande agitation, beaucoup de personnes, qui avec des poussettes, qui avec quantités d'autres choses hétéroclites, descendant la rue Pingault vers la sortie de la ville. « Qué saco ?<sup>2</sup> » a-t-elle demandé à quelques unes d'entre elles qui semblaient fuir leur maison. On lui a dit que les ponts sur la Vienne allaient être détruits par les Allemands et que les soldats allaient encercler Saint-Junien. Elle me dit : « Ma Petite, lève-toi, mais surtout n'allume pas la lumière, nous allons partir pour Chez Sadry », le village de ma grand-mère. Je la rejoins à la fenêtre et je vois beaucoup d'ombres qui descendent l'avenue<sup>3</sup>. Je m'habille comme je peux et emporte avec moi quelques affaires dans un cabas<sup>4</sup>.*

*Nous avons donc quitté Saint-Junien dans la nuit, sans rencontrer de patrouilles allemandes et le pont de chemin de fer ayant été coupé par le Maquis, nous avons emprunté le Pont Notre-Dame pour gagner la campagne et le village de Chez Sadry en dehors, ce soir-là, des raccourcis qu'elle connaissait si bien. Nous marchons avec d'autres habitants fuyant la ville : le calme règne, seuls sont perceptibles des légers bruits de pas et des chuchotements. Ma tante me dit : « Je t'expliquerai, mais pour l'instant, les Allemands risquent d'arrêter la circulation sur le pont, nous devons presser le pas ». Elle propose à un couple d'un certain âge, qui ne sait pas où aller, de nous suivre. Le silence de la ville endormie nous rassure, et nous atteignons et traversons le pont sans encombre. A la sortie de la ville, les groupes de silhouettes se fondent dans la nuit comme par magie. Quelques centaines de mètres plus loin, nous disparaissions à notre tour, avec un grand ouf de soulagement, par la côte du Malucha :*

---

<sup>1</sup> Il s'agit sans doute de l'arrivée du 1<sup>er</sup> bataillon du régiment « Der Führer » commandé par Diekmann.

<sup>2</sup> « Qu'est-ce » en patois régional.

<sup>3</sup> Le couvre-feu à 21 heures avait pourtant été proclamé. Les fuyards n'ont pas hésité à le braver, sans doute dans l'intervalle de temps où les Allemands n'avaient pas encore organisé les patrouilles dans la ville.

<sup>4</sup> « Cabas » ou sac à main à large fond, en langue occitane.

*c'est alors le commencement d'une promenade de détente par les sentiers et les chemins à travers la campagne.*

*Au cours de cette nuit étoilée, j'appris que le convoi d'Allemands s'était arrêté au champ de foire de Saint-Junien ; ils avaient demandé à rencontrer les autorités de la ville et avaient posé diverses questions sur le nombre d'habitants, les ponts, etc. Ils étaient montés, accompagnés de Français, en haut du clocher pour découvrir la ville, trop étendue selon eux<sup>1</sup>.*

*Nous avons atteint le village vers 5 heures du matin, le 10 juin, après de nombreuses promesses de lait chaud, prodiguées par ma tante. Nous sommes restées jusqu'au lendemain lorsque nous avons appris que les Allemands avaient quitté Saint-Junien.*

*C'est de retour à Saint-Junien que nous avons appris, par un voisin, l'horrible massacre d'Oradour-sur-Glane et nous avons entendu beaucoup de personnes affirmant que c'était bien Saint-Junien qui était visée, mais que les Allemands avaient trouvé la ville trop importante et sans doute difficilement « maîtrisable ».*

#### *La libération du Limousin, août 44<sup>2</sup>*

*En août 44, nous étions, ma tante et moi, chez sa fille Augustine à Saint-Léonard-de-Noblat lorsque ma tante, apprenant que Saint-Junien venait d'être libérée par le Maquis, a souhaité rentrer chez elle, à Saint-Junien. Augustine nous a trouvé un moyen de locomotion jusqu'à l'entrée de Limoges dans une carriole de livraison de lait.*

*Mais Limoges était encore et jusqu'au 21 août sous administration allemande et nous avons dû traverser la ville à pieds. Puis, nous nous sommes dirigés vers Saint-Junien, distante de quelques trente kilomètres, toujours à pieds. A mi-chemin environ, nous avons été arrêtées pour un contrôle d'identité par des hommes en uniforme du Maquis qui nous ont longuement interrogées. Lorsque soudain surgit à l'horizon d'une longue ligne droite venant de Limoges une voiture de couleur verte que l'on pouvait craindre appartenir à des soldats allemands. Les Maquisards se sont précipités immédiatement en embuscade dans les fourrés tout proches et nous ont vivement conseillées de nous cacher aussi. Il s'agissait en fait d'une voiture de livraison qui se rendait à Saint-Junien et qui a pu, après contrôle par les Maquisards, nous emmener pour le reste de la route.*

*Signé : Pâquerette Mahé »*

---

<sup>1</sup> Confirmé par d'autres témoignages.

<sup>2</sup> Entre le 16 août (date de la libération de Saint-Junien) et le 21 août (date de la libération de Limoges).

## **Annexe VI - Témoignage Madeleine Détivaud**

Madeleine avait alors 18 ans et demi. Son mari s'était échappé des chantiers de jeunesse, en forêt de Tronçais et vivait à Saint-Léonard où il travaillait le jour et dormait la nuit dans des granges. Il rejoignit peu après le maquis de la région de Rochechouart pour être plus proche de sa femme et de son fils.

Fait à Saint-Léonard le 17 août 2009.

---

*« En juin 1944, j'étais alors employée au service d'une famille bourgeoise, M. et Mme Barataud, habitant le village de Martinerie<sup>1</sup>, commune de Cieux et jouxtant la commune d'Oradour-sur-Glane. Cette famille possédait quelques fermes occupées par des métayers.*

*Ce samedi 10 juin, en début d'après-midi, deux hommes d'Oradour sont venus avertir les hommes de notre village en leur recommandant vivement de quitter immédiatement les lieux parce que les hommes étaient réquisitionnés par les soldats allemands qui avaient investi Oradour. J'étais alors enceinte de sept mois et je devais me rendre à une visite de contrôle médical au cabinet du Docteur Désourteaux, à Oradour précisément. Prise de peur à l'écoute de ces nouvelles inquiétantes, et aussi en raison de la forte chaleur régnant ce jour-là, j'ai renoncé à la visite médicale et je suis partie rejoindre les femmes des métayers, à la tombée de la nuit. Nous nous sommes cachées dans un champ de blé où nous avons passé la totalité de la nuit.*

*A la nuit tombée, recroquevillées au milieu de notre champ de blé, nous distinguons avec beaucoup d'angoisse un ciel tout rougeoyant au-dessus d'Oradour. Ce qui nous a paru être des incendies, s'est prolongé longtemps dans la nuit, mais nous n'entendions rien du tout. Par contre vers la fin de la nuit, nous avons vu passer, sur la route de Peyrillac<sup>2</sup>, des soldats allemands qui chantaient à tue-tête.*

*Le lendemain matin, je suis retournée chez mes employeurs avec les femmes des métayers qui ont, elles, regagné leurs fermes. Les hommes ne sont rentrés qu'un peu plus tard, le dimanche matin. Ils s'étaient cachés dans les bois depuis la veille après le passage des messagers d'Oradour...*

*A ce moment-là nous ignorions, tous, ce qui s'était réellement passé à Oradour-sur-Glane. Mais l'enfant que je portais<sup>3</sup> et moi-même, avons vécu cette nuit-là du 10 au 11 juin 1944, la peur terrifiante devant l'envahisseur nazi. »*

*Signé : Madeleine Détivaud*

---

<sup>1</sup> MM. Hébras et Borie, rescapés du massacre d'Oradour se rendirent, après avoir échappé à la vigilance des Allemands, le soir du 10 juin, chez M. et Mme Barataud où M. Hébras qui était blessé put recevoir les soins nécessaires (extraction d'une balle), M. Borie retournant ensuite dans son village proche. M. Hébras accompagna les habitants de La Martinerie dans les bois par crainte des Allemands (Douglas W. Hawes, *Oradour : le verdict final*, p. 104-105).

<sup>2</sup> La route de Peyrillac empruntée par les soldats allemands, en état d'ébriété après le massacre, les conduisait à Nieul où ils avaient leur cantonnement pour la nuit du 10 au 11 juin.

<sup>3</sup> Jean-Claude Détivaud va naître deux mois plus tard à Saint-Junien. Il aura vu brûler Oradour, bien à l'abri dans le ventre de sa mère.

« ...le 1<sup>er</sup> bataillon « Der Führer » avait atteint Rochechouart dans la nuit du jeudi 8 au vendredi 9. A ce moment, la Wehrmacht venait d'occuper Saint-Junien, à dix kilomètres au nord, après y avoir éprouvé de sérieuses difficultés.

Dans le courant de la nuit du 7 au 8 juin, le maquis tenta de faire sauter le viaduc sur lequel la voie ferrée Limoges-Angoulême franchit à Saint-Junien la vallée de la Vienne, mais n'y parvint pas.

Le matin du 8, les maquisards firent une nouvelle tentative qui, cette fois, interrompit totalement le trafic ferroviaire. Un rail fut déboulonné sur le viaduc, une vieille locomotive et quelques wagons y furent lancés. La locomotive et une partie du train se couchèrent en travers du pont, cependant que le reste défonçait le parapet et tombait dans la Vienne. Peu après, un petit groupe de maquisards<sup>1</sup> vint occuper la mairie de Saint-Junien et le siège de la Légion des Combattants, occupation symbolique destinée à marquer la déchéance de l'Etat Français.

Si la circulation des trains de marchandise et des convois lourds se trouvait interrompue, celle des voyageurs fut rétablie le jour même. Les voyageurs étaient simplement invités à parcourir à pied la longueur du viaduc pour reprendre, de l'autre côté de la vallée, un second train qui leur permettait de reprendre leur voyage.

Dans la soirée du 8 juin, un groupe de dix soldats de la Wehrmacht, en armes, venait d'Angoulême et se rendant à Limoges se trouvait parmi les voyageurs effectuant ce transbordement. Un groupe de maquisards postés à l'orée d'un petit bois qui borde le chemin ouvrit le feu sur les Allemands et tua l'un d'eux. Une brève fusillade s'ensuivit<sup>2</sup>. Cinq soldats refluèrent vers le train qu'ils venaient de quitter et retournèrent à Angoulême. Les quatre autres, transportant le corps de leur camarade, atteignirent le train de Limoges, stationné en gare et qui partit peu après. Vers 22 heures ils arrivèrent à Limoges.

Avant le départ du train, ils avaient pu téléphoner pour alerter l'état-major de Limoges. Celui-ci procéda au regroupement d'éléments hétéroclites de la Wehrmacht qui furent immédiatement dirigés sur Saint-Junien par train spécial<sup>3</sup>. Un Obersturmführer de la Gestapo, Wickers et un interprète de la Gestapo, Hubsch, furent adjoints au capitaine commandant le détachement.

A mi-chemin, le train s'arrêta dans une gare et Hubsch téléphona au chef de gare de Saint-Junien pour s'enquérir de la présence du maquis et pour faire convoquer d'urgence, dans la gare même, le Maire et le Commissaire de police de Saint-Junien, avec les plans de la ville.

---

<sup>1</sup> Il est question par ailleurs de quelques trois cents maquisards.

<sup>2</sup> Comment les maquisards en embuscade ont-ils pu ouvrir le feu sur des Allemands se trouvant parmi les voyageurs, au risque de tuer ou blesser des civils ? Le seul témoin direct de la mort d'un ou eux soldats parle d'exécution à la gare, ce qui pourrait apparaître plus crédible. Mais le témoin en question qui a rapporté ses propos lors du procès d'Oradour à Bordeaux, en 1953, appartenait alors à l'administration de Vichy : où est la désinformation et à qui profite-t-elle ?

<sup>3</sup> Ce train spécial était blindé. C'est dire la crainte des Allemands devant les menaces potentielles de la Résistance omni présente à Saint-Junien.

*En arrivant à Saint-Junien, Wickers trouva donc à la gare M. Gibouin, président de la délégation spéciale (faisant fonction de Maire), le Commissaire de police et le chef de la gendarmerie. Avant toute question Wickers les fit fouiller, puis enfermer dans des pièces séparées. Pendant ce temps, les soldats investissaient la gare, puis le quartier qu'ils mettaient en état de défense contre une attaque du Maquis.*

*Wickers interrogea longuement chacun des trois hommes mais ne put en obtenir le moindre renseignement sur la population.*

*Vers 5 heures du matin, Wickers les fit relâcher après avoir prescrit deux mesures : cent habitants de Saint-Junien devaient être rassemblés à 9 heures du matin avec des pelles et des pioches, dans la cour de la gare. On leur ferait creuser des tranchées pour mettre la ville en état de défense ; d'autre part, la Wehrmacht prenait en main tous les pouvoirs de la police et de l'administration.*

*A l'heure indiquée, une cinquantaine d'hommes munis de pelles et de pioches se présentèrent. La plupart étaient âgés. On les utilisa jusqu'à 13 heures, puis on les renvoya<sup>1</sup>.*

*Vers 10 heures, la Gestapo de Limoges avait informé Wickers que les SS allaient relever officiellement la Wehrmacht. Vers 10 h 30, le premier bataillon « Der Führer » entra à Saint-Junien, venant de Rochechouart. A 16 heures, la Gestapo reprit le chemin de Limoges, le détachement de la Wehrmacht restant sur place<sup>2</sup>.*

*Ce même soir du 9 juin, quatre-vingt-dix-neuf innocents étaient pendus à Tulle, les SS « châtaient » la population d'Argenton, et Kämpfe disparaissait mystérieusement sur la route, près de Saint-Léonard. Plus de cinquante kilomètres séparent Saint-Junien du lieu de l'enlèvement de Kämpfe. C'est cependant cet enlèvement qui allait déclencher à distance le terrible massacre d'Oradour<sup>3</sup>.*

*Dans la soirée du vendredi 9 juin, Lammerding était arrivé à Limoges<sup>4</sup> et s'était installé avec son état-major au Central Hôtel. C'est là que lui parvint la nouvelle de la disparition de Kämpfe, nouvelle qui le plongea tout à la fois dans une grande inquiétude et dans une terrible colère. Kämpfe avait été son compagnon de combat sur le front de l'Est, il le considérait comme l'un de ses meilleurs officiers, un véritable « meneur d'hommes ». Lammerding prescrivit que des recherches soient reprises dès le lendemain, et que tout soit mis en œuvre pour tenter de « récupérer » Kämpfe.*

*Le 10 juin très tôt, les hommes du 3<sup>ème</sup> Bataillon jusqu'alors commandé par Kämpfe repartirent pour la région de Saint-Léonard. On leur avait adjoint plusieurs agents de la Gestapo de Limoges, dont Jassnoch et l'interprète Hubsch ainsi qu'un groupe de miliciens. On les vit patrouiller sur toutes les routes, arborant parfois des drapeaux blancs à leurs voitures, pour essayer d'entrer en contact avec le Maquis<sup>5</sup>. En vain. L'auréole de terreur que les SS s'étaient plu à tisser autour d'eux suffisait à rendre toute prise de contact impossible.*

---

<sup>1</sup> Début de tentative de couper la ville de Saint-Junien de l'extérieur. Le renvoi, à 13 heures, des ouvriers requis le matin, confirme l'impuissance de la Gestapo et de la Wehrmacht, renforcé à ce moment par les premiers éléments SS de Diekmann, de mener à son terme la punition envisagée, dès le 8 juin, avec l'arrivée dans la nuit des premiers Allemands et des représentants de la Gestapo de Limoges.

<sup>2</sup> La Wehrmacht devait restée sur place pour assurer l'ordre après le départ prévu du bataillon SS.

<sup>3</sup> Qu'est-ce qui peut justifier une telle affirmation ? Les représailles étaient déjà envisagées depuis la veille.

<sup>4</sup> La présence de Lammerding à Limoges le 9 prête à critique : l'histoire l'identifie plus précisément à Tulle où il serait arrivé après les pendaisons et il où il aurait été informé de la capture de Kämpfe par Weidinger qui se serait spécialement déplacé de Limoges, où se trouvait l'état-major du régiment « Der Führer », à Tulle pour lui apporter la nouvelle et prendre les directives en vue de la libération de cet officier.

<sup>5</sup> Voir le témoignage Laudoueineix à propos de l'affaire Kämpfe : le témoin, prisonnier des Allemands à Limoges, a reçu mission de porter les propositions allemandes au chef du Maquis en vue de la libération de Kämpfe. Il est parti avec une voiture arborant bien un drapeau blanc, mais dès le 9 juin en début de nuit, peu après la capture de Kämpfe.

*Kämpfe ne fut donc jamais retrouvé et les hommes envoyés à sa recherche rentrèrent à Limoges le lundi 12 juin au début de la matinée. Cette date est importante car elle prouve que Lammerding et son état-major ignoraient totalement le sort de Kämpfe, constatation qui s'inscrit en faux contre la version forgée par la suite, pour expliquer le massacre d'Oradour, version que nous évoquerons plus loin.*

*Lammerding n'avait pas attendu ce constat d'échec pour prendre des décisions « énergiques ». Pour faire cesser ces perpétuelles actions du Maquis, irritantes, démoralisantes et terriblement retardatrices, il fallait frapper un grand coup, exercer des représailles si soudaines et si brutales que les populations de toute la région seraient comme paralysées de terreur et ne songeraient plus qu'à fuir ou à se cacher, et surtout refuseraient toute assistance et tout refuge aux « bandes terroristes », rendues responsables de ces représailles.*

*Cette solution avait l'avantage d'éviter l'énorme perte de temps qu'auraient entraînée la recherche des maquisards toujours insaisissables, et les risques de combats, même limités, qu'elle comportait.*

*C'est sans doute pour ne pas gêner les recherches continuées à plus de vingt kilomètres à l'est de Limoges pour tenter de retrouver Kämpfe, que la zone des représailles fut fixée à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Limoges.*

*Le 10 juin, à 10 heures du matin, pendant que les hommes du 3<sup>ème</sup> Bataillon roulaient vers l'est, un petit détachement partait vers l'ouest, pour se rendre à Saint-Junien.*

*A 9 heures, le sous-chef de la Gestapo, le Oberscharführer Joachim Kleist, autrefois secrétaire de police à Berlin, connu et redouté comme particulièrement brutal et haineux, l'interprète de la Gestapo Eugène Patry, le chauffeur Leber et l'auxiliaire français SS volontaire Lombardin, alias « Simon », se présentaient au Central Hôtel où Lammerding les avait fait convoquer. Une voiture de la Milice ayant à son bord quatre miliciens les accompagnait. Le chef en était Pitrud, les trois autres étaient Davoine, alias « Decours », Tixier et Tomine.*

*Ainsi, une fois de plus, comme tout au long de cette terrible histoire, trouve-t-on la Milice prêtant son concours aux assassins de la SS et de la Gestapo<sup>1</sup>. L'un de ces quatre miliciens n'était pas un personnage ordinaire. Davoine avait été mobilisé en 1939 dans le même bataillon de chasseurs alpins que le lieutenant Darnand. Celui-ci le prit comme serveur au mess des officiers, puis en fit un sergent de corps franc. Fait prisonnier, Davoine s'évada après trente mois de captivité et, ne pouvant rentrer chez lui, vint à Nice où Darnand l'accueillit. Au début de 1943, Darnand en fit son garde du corps, à Vichy. En mai 1944 devenu tout puissant comme Secrétaire Général au Maintien de l'Ordre, il le récompensa en le nommant « Inspecteur de la Milice aux Questions Juives » (car la Milice s'intéressait de très près à ces sinistres affaires) et « Inspecteur auxiliaire » de la Police Nationale. C'est ainsi qu'il s'installa à Limoges. Il devait y retrouver un autre personnage bien connu, Filliol, auquel son activité à la « Cagoule » avait valu avant la guerre quelques graves démêlés avec la Justice, mais qui dirigeait alors à Limoges, sous le nom de Deschamps, le « Deuxième Service » de la Milice, sorte d'officine d'espionnage qui collaborait étroitement avec la Gestapo. C'est Filliol qui, le 9 au soir, avait désigné les quatre miliciens pour assister les SS dans une « opération en cours d'organisation » aux environs de Saint-Junien.*

*Après que Kleist ait reçu les instructions de Lammerding, gestapistes et miliciens, précédés d'un camion de soldats de la Wehrmacht assurant leur sécurité, et suivis de trois camions de vivres frais destinés aux SS du 1<sup>er</sup> Bataillon, prirent la route de Saint-Junien.*

---

<sup>1</sup> C'est la Milice qui a donné Oradour aux Allemands. Patry et Davoine devaient bien savoir. Patry a été exécuté en septembre 1945, après sa condamnation à mort par la Cour de Limoges. Davoine qui a aussi été condamné à mort a été gracié, par la suite et a, alors, très vite disparu : il doit encore savoir, lui ou ses proches.

Ils y arrivèrent vers 10 h 30. Le Sturmbannführer Dickmann y avait installé son poste de commandement à l'Hôtel de la Gare. C'est là, sur une banale table de café, dans la salle du rez-de-chaussée de ce petit hôtel de Saint-Junien, que fut décidée et réglée la destruction d'Oradour, au cours d'une conversation qui dura plus d'une heure.

Nul ne peut dire quelles raisons dictèrent le choix d'Oradour-sur-Glane comme victime des représailles. On peut cependant tirer de l'examen des faits quelques constatations intéressantes.

La commune d'Oradour-sur-Glane n'abritait aucun Maquis ou autre formation armée de résistants. La Gestapo de Limoges et les miliciens ne pouvaient l'ignorer. Les maquis les plus proches se trouvaient entre Cieux et Blond, à une dizaine de kilomètres au nord, et dans la forêt de Brigueuil à une douzaine de kilomètres à l'ouest. Les SS ne risquaient donc aucune « mauvaise rencontre » susceptible de leur faire perdre du temps. Ce souci de rapidité concorde également avec la situation géographique d'Oradour, qui se trouve à mi-distance de Saint-Junien et de Nieul, localité dans laquelle se fit le regroupement d'une partie de la division. Enfin, l'importance de la population permettait de faire une démonstration spectaculaire, sans cependant risquer de déclencher une opposition désespérée et dangereuse, ce qui eut pu survenir dans une ville plus importante comme Saint-Junien<sup>1</sup>.

Selon une confidence faite en fin de matinée par Kleist à ses compagnons de route, après sa conversation avec Dickmann, quarante ou cinquante otages devaient être fusillés à Oradour en représailles de l'attaque d'une voiture SS par le Maquis. Les douze SS qui s'y trouvaient auraient été faits prisonniers et emmenés à Oradour-sur-Glane où ils auraient été pendus à l'exception du lieutenant qui aurait réussi à s'enfuir. Cette explication était le début de la légende mise au point par la suite pour expliquer le massacre, elle ne contient pas la moindre trace de vérité. En effet, aucun détachement SS n'était encore venu à Oradour ou dans les environs, le Maquis n'avait pas capturé d'autre SS que Kämpfe, à plus de cinquante kilomètres de là, et surtout il n'avait pendu aucun soldat SS<sup>2</sup>. »

---

<sup>1</sup> Ces conclusions apparaissent très pertinentes quant à répondre au « pourquoi Oradour ? ». Mais il faut remonter un peu dans le temps, pour répondre à la question « pourquoi des représailles ? ».

<sup>2</sup> Cinq soldats allemands furent enterrés au cimetière de Breuilaufa, dont le chauffeur de Gerlach, et six soldats allemands furent enterrés dans la commune voisine de Berneuil ; ces six soldats avaient été tués dans une embuscade à la limite de la commune de Breuilaufa.

« Le bataillon I est arrivé le 9 juin à Rochechouart (la sous-préfecture à l'ouest de la Haute-Vienne) et à Saint-Junien (la plus importante ville du département après Limoges et à direction communiste avant la guerre, comme nous l'avons déjà noté). La ville de Saint-Junien est en état de siège depuis la veille. Une unité de la Wehrmacht, venue de Limoges, est rapidement relevée<sup>1</sup>. Son arrivée dans une ville sans troupe permanente d'occupation a été provoquée par l'apparition d'environ trois cents maquisards. Ceux-ci occupent la ville quelques heures et font dérailler un train sur un pont enjambant la Vienne. La circulation ferroviaire interrompue, les voyageurs doivent rejoindre la gare à pied pour continuer leur trajet. Des soldats en déplacement probablement sanitaire<sup>2</sup> d'Angoulême (chef-lieu de la Charente) à Limoges, sont accueillis à la mitraille lorsqu'ils descendent de leur train<sup>3</sup>. L'un d'entre eux au moins est tué, mais le nombre exact n'est pas connu : les soldats ramassent le mort et les blessés. L'état-major de liaison de Limoges (l'équivalent d'une Kommandantur) informé, il envoie sur place une unité de sécurité<sup>4</sup>. Après son départ, les Waffen SS prennent la ville en main et patrouillent dans les rues. Le couvre-feu ayant été instauré, ils tirent au jugé sur tout ce qui bouge. Une forte tension règne dans la ville. « La nuit fut assez agitée par les patrouilles et les coups de feu qui furent tirés », note un rapport des Renseignements généraux<sup>5</sup>. Le 10 au matin, un soldat SS d'origine française accompagne un sous-officier d'intendance pour acheter des cartes Michelin<sup>6</sup>. »

---

---

<sup>1</sup> L'unité de la Wehrmacht n'a été relevée que le temps de passage du bataillon SS de Diekmann.

<sup>2</sup> Que signifie « déplacement probablement sanitaire » ?

<sup>3</sup> Sans doute allusion à l'embuscade tendue par les maquisards sur le trajet de la gare ou... à la gare.

<sup>4</sup> Unité accompagnée de représentants de la Gestapo qui, seuls, repartent sur Limoges après l'arrivée des SS.

<sup>5</sup> Rapport « blanc » des RG, cité par l'auteur.

<sup>6</sup> Après s'être aperçus qu'ils ne pouvaient pas exercer des représailles à Saint-Junien même, les Allemands ont dû chercher une autre localité entre Saint-Junien et leur lieu de cantonnement de la nuit suivante (10 au 11 juin), déjà organisé à Nieul.

D'après *La division Das Reich de Montauban à la Normandie, SOE – Résistance- Tulle-Oradour*, Lucien Souny, Saint-Paul (Haute-Vienne), 2003, p. 132 à 135.

---

Il s'agit d'un ouvrage, traduit de l'Anglais, qui fait l'apothéose du SOE (Special Operations Executive), le service d'espionnage britannique sur le sol français. Selon l'auteur, son interaction avec la Résistance locale (AS, FTP) a fortement contribué à retarder la progression de la division Das Reich, de Montauban à la Normandie tout de suite après le débarquement allié, le 6 juin 1944. L'auteur cite Max Hastings : « *Ce fut principalement l'action... des officiers du SOE et des Français qu'ils équipèrent et instruisirent qui rendit impossible une progression rapide de la Das Reich. Sans le SOE, la Résistance n'aurait rien pu faire.* »<sup>1</sup>

*« Nous retrouvons le Sturmbannführer Adolf Dieckmann à Saint-Junien, cité au bord de la Vienne tirant sa prospérité de la fabrication de ceintures de cuir et de gants de peau. Le 9 juin, il avait fait de l'hôtel de la Gare son QG. Avec lui étaient Kahn, son second, Joachim Kleist, officier de la Gestapo tristement célèbre venu de Limoges, un interprète et quatre miliciens<sup>2</sup>. Après avoir consulté l'officier local de la Gestapo, nommé Wickers, et plusieurs officiers français, il retourna le lendemain à Limoges, « dans un état de grande agitation », pour s'entretenir de l'enlèvement de Gerlach. Il était de retour à Saint-Junien à midi. Suite à de nouveaux entretiens avec Kleist et la Milice, il donna l'ordre à la compagnie de Kleist<sup>3</sup> de se mobiliser et, à 13h 30, cette unité était en route pour Oradour.*

*Mais, avant de suivre ses mouvements, il faut s'intéresser à une action de l'AS<sup>4</sup> qui avait été menée à Saint-Junien deux jours avant la venue de Dieckmann. Le 7 juin – cela faisait partie du plan Vert du réseau SALESMAN 2 – le Maquis local avait saboté le viaduc ferroviaire, à l'ouest de la ville, viaduc qu'empruntait la ligne principale reliant Limoges à Angoulême. Le lendemain matin, les maquisards prirent à nouveau position au-dessus du viaduc. Et lorsque le train venant d'Angoulême s'immobilisa, les voyageurs furent obligés de traverser les travées, non sans danger, pour rejoindre un train qui avait été dépêché de Limoges pour les acheminer. Il y avait parmi eux dix soldats allemands : deux furent tués, cinq regagnèrent leur train en courant, et trois se précipitèrent dans le train de Limoges. Une fois à Limoges, ils signalèrent l'incident et, le lendemain, arriva un train blindé avec un détachement allemand<sup>5</sup> et Wickers, l'Obersturmführer de la Gestapo. Il y eut des milliers d'actions semblables mais celle-ci peut servir d'exemple. L'unité de l'AS avait été formée dès septembre 1940, et elle comptait 169 hommes en 1944. Le sabotage fut suivi, le 8 juin, de l'attaque à l'arme légère que nous venons de décrire. »*

---

<sup>1</sup> La Résistance appréciera... il est vrai que sans les parachutages d'armes, elle n'aurait disposé vraisemblablement que de quelques fusils de chasse ou d'armes prises à l'ennemi.

<sup>2</sup> Le récit des allers-retours de Dieckmann à Limoges, de Kleist et de Wickers à Saint-Junien est tout à fait confus (résultat de la traduction ?) : Dieckmann est arrivé, avec son bataillon, le 9 juin en fin de matinée ou tout début d'après-midi à Saint-Junien et s'est rendu à Limoges en fin de nuit, du 9 au 10 juin. Il est retourné à Saint-Junien avec Kleist et des représentants de la Milice.

<sup>3</sup> Kleist était l'adjoint au chef de la Gestapo de Limoges : alors que vient faire dans ce récit la mobilisation de la compagnie de Kleist pour se rendre à Oradour ?... Quant à Wickers, c'était un officier de la Gestapo de Limoges arrivé dans la nuit du 8 juin avec des éléments de la Wehrmacht, pour chasser les maquisards de Saint-Junien.

<sup>4</sup> Il est intéressant de noter que c'est l'AS qui a organisé le sabotage du pont ferroviaire et non les FTP.

<sup>5</sup> Ce récit vaut surtout pour la présentation du sabotage du pont ferroviaire. Mais des invraisemblances encore : deux Allemands tués lors de la traversée du pont, cinq qui rebroussement chemin (c'est du domaine du possible) et trois « se précipitant dans le train de Limoges » ! Il faut savoir que la gare où attendait le train pour Limoges est tout de même distante d'une dizaine de minutes à pieds du pont ferroviaire... Et la ville de Saint-Junien était, à ce moment-là, occupée par quelques trois cents maquisards.

En janvier-février 1953 eut lieu, au Tribunal militaire de Bordeaux, le procès des inculpés du massacre d'Oradour. Douglas Hawes rapporte avec beaucoup de précisions l'évolution de ce procès au fil des jours. C'est ainsi qu'il en arrive au « témoignage des survivants » dont certains donnent de précieuses informations.

*« Le lendemain, vendredi 23 janvier, Nussy-Saint-Saëns<sup>1</sup> annonça que la journée commencerait par l'audition des enquêteurs de la police. Le premier témoin, Pierre Arnet, cinquante-cinq ans, était à présent chef de la police de Strasbourg. En septembre 1944, alors qu'il servait à Limoges, on l'avait chargé d'enquêter sur le massacre. Après avoir ainsi présenté Arnet, Nussy-Saint-Saëns lui demanda de résumer l'enquête qu'il avait menée en s'attachant en particulier aux origines du massacre et aux motivations des SS.*

*Après avoir identifié la troisième compagnie, Arnet raconta l'histoire du pont de Saint-Junien qu'avaient fait sauter les maquisards dans la nuit du 7 au 8 juin ainsi que l'attaque de la Wehrmacht. Il signala que le train envoyé le lendemain (le 8) pour récupérer les passagers était blindé<sup>2</sup>. Il transportait une unité de la Wehrmacht en renfort et un lieutenant de la Gestapo du nom de Wickers. Wickers convoqua sur-le-champ le maire et le chef de la police de Saint-Junien. Lors de la conférence qui suivit, les Allemands décidèrent d'ériger des barricades autour de la ville et de prendre des otages civils<sup>3</sup>. Le maire de Saint-Junien eut l'idée de commander un grand repas pour les officiers allemands. Une fois que ceux-ci eurent bien mangé et bu, ils allèrent dormir en oubliant l'idée de prendre des otages<sup>4</sup>.*

*Le matin du 9 juin, un officier de la Gestapo de Limoges téléphona à Wickers et lui dit que la division Das Reich venait prendre la relève de la Wehrmacht à Saint-Junien. Vers seize heures, le premier bataillon arriva en force et la Wehrmacht et la Gestapo se replièrent sur Limoges. Le couvre-feu fut décrété pour la nuit et des patrouilles organisées<sup>5</sup>.*

*Le lendemain matin, jour du massacre, il y eut une réunion des SS à Limoges, réunion à laquelle la Milice prétendit ne pas avoir été présente. Peu après, plusieurs personnes quittaient Limoges pour Saint-Junien : le lieutenant Kleist, de la Gestapo, un interprète du nom de Patry et quatre représentants de la Milice dont Camille Davoine, responsable des questions juives.*

...

*En juin 1944, Hubert Massiéra était entré aux renseignements généraux... Il dit aussi à la cour qu'il s'était trouvé dans le train Angoulême-Limoges qui avait été arrêté, le 8 juin, à cause du pont détruit la nuit précédente par les maquisards. Les deux Allemands partis à pied pour Saint-Junien avaient été abattus sous ses yeux. De son point de vue, le massacre d'Oradour était la conséquence directe du meurtre de ces deux Allemands,*

<sup>1</sup> Nussy-Saint-Saëns était le Président du Tribunal militaire, en charge du procès d'Oradour.

<sup>2</sup> Le train blindé est le train qui ramena, de Limoges, des éléments de la Wehrmacht et des représentants de la Gestapo : le train de voyageurs en direction de Limoges avec les Allemands tués ou blessés était parti de Saint-Junien, en début de nuit.

<sup>3</sup> L'idée de boucler la ville et d'organiser des représailles était donc dans l'air dès le 8, en toute fin de journée. Les Allemands avaient beaucoup à reprocher à la Résistance : le sabotage de l'axe stratégique Limoges-Angoulême-Atlantique, l'occupation de la ville de Saint-Junien par les maquisards, et enfin l'exécution d'un ou deux soldats allemands lors du transbordement des voyageurs.

<sup>4</sup> L'oubli des représailles relève sans doute de la désinformation pour faire porter aux SS, seuls, la charge des représailles. L'argument utilisé semble comique au cœur de cette situation dramatique.

<sup>5</sup> Malgré le couvre-feu et les patrouilles organisées par les SS, il est surprenant de constater que dans la nuit du 9 au 10, il semble que de nombreux habitants aient pu quitter la ville à cause des craintes de bouclage définitif de la ville.

*commis juste devant la gare*<sup>1</sup>. [On pourrait se demander s'il ne défendait pas ce point de vue parce qu'il appartenait encore à l'administration de Vichy quand il commença son enquête et cherchait à trouver des excuses au massacre]

... Massiéra conclut son témoignage sur cette remarque : « Il n'était pas question pour les Allemands de mettre à feu et à sang Saint-Junien qui compte dix mille habitants, mais ils ont voulu faire un exemple et je crois qu'ils sont tombés sur Oradour où il n'y avait que huit cents habitants<sup>2</sup>. »

...

L'enquête menée par Félix Hugonnaud, chef de la police de Limoges, avait aussi cherché à trouver un motif au massacre. D'après Hugonnaud, le major Diekmann était revenu de Saint-Junien à Limoges dans la nuit du 9 au 10 juin. Là, il avait appris que Kämpfe avait disparu et que Gerlach, après avoir été capturé, avait réussi à s'échapper<sup>3</sup>. Les Allemands avaient dit au policier qu'on avait retrouvé les papiers de Kämpfe dans une rue de Limoges. Il les avait sans doute jetés lui-même du camion, supposaient-ils, dans l'espoir qu'on pourrait ainsi suivre sa piste. En fait, il paraît plus vraisemblable que les Allemands avaient simplement inventé cette histoire, comme nombre d'autres<sup>4</sup>. D'après Hugonnaud, Kämpfe avait été pris juste à l'extérieur de Saint-Léonard-de-Noblat, à vingt kilomètres de Limoges, alors qu'il revenait de Guéret par la nationale 141. On l'avait conduit à une trentaine de kilomètres de là, à Cheissoux, quartier général de Guingouin. Une rumeur avait circulé, au quartier général allemand de Limoges, selon laquelle on aurait proposé d'échanger quarante maquisards prisonniers contre Kämpfe. Un témoin, M. Vigneron, prétendait avoir vu un véhicule arborant un drapeau blanc circulant dans les rues de Saint-Léonard pour annoncer qu'une rançon était offerte par les Allemands en échange de l'officier, mais que cette initiative n'avait abouti à rien<sup>5</sup>.

Hugonnaud répéta que Diekmann se trouvait à Limoges le samedi matin et était au courant de la capture de Kämpfe, que les Allemands n'arrivaient pas à retrouver en dépit de tous leurs efforts. Il affirma que Diekmann avait parlé de représailles<sup>6</sup>, mais en termes généraux... »

---

<sup>1</sup> Il s'agit du seul témoin direct de l'exécution de soldats allemands, non contestée par ailleurs. L'intérêt de ce témoignage se trouve dans la précision apportée sur le lieu d'exécution : « *juste devant la gare* ». Il ne s'agirait donc pas d'une embuscade comme aurait bien voulu le laisser croire les maquisards, tant il est vrai qu'une embuscade avec des soldats allemands au milieu de voyageurs n'était pas sans risque pour les voyageurs précisément. Les maquisards ont-ils voulu masquer l'exécution de sang-froid, ou bien est-ce un argument de désinformation du témoin pour justifier, a posteriori, des représailles envisagées à Saint-Junien, puis Oradour ?

<sup>2</sup> La conclusion à laquelle aboutit le témoin paraît très pertinente. D'autres témoignages viennent conforter l'idée que Saint-Junien était bien la cible voulue par les Allemands dès l'arrivée de la Wehrmacht et de la Gestapo, le 8 juin dans la nuit.

<sup>3</sup> A Saint-Junien, le pont ferroviaire saboté, les maquisards investissant la ville, un ou deux Allemands tués dans une embuscade ou à la gare et à Limoges, la capture de deux officiers, Kämpfe, qui faisait l'admiration de toute la « Das Reich », Gerlach qui réussit malgré tout à s'évader : cela a dû faire beaucoup pour un commandant de bataillon en perpétuel état d'ébriété...

<sup>4</sup> La version d'une tentative de diversion de la Résistance n'est pas totalement à écarter, afin que les Allemands ne ratissent pas trop près des lieux d'emprisonnement de Kämpfe, ses papiers auraient pu être apportés discrètement par des maquisards. Mais la date de la découverte de ses papiers n'est pas précisée par les Allemands.

<sup>5</sup> Voir témoignage de Laudouéineix.

<sup>6</sup> Diekmann devait sûrement faire allusion aux représailles envisagées à Saint-Junien, par la Gestapo, dès son arrivée en fin de journée du 8 juin : le 9 au matin, le bouclage de la ville avait commencé avant même l'arrivée des SS.

## **Annexe XI - Analyse historiographique de Douglas W. Hawes**

D'après *Oradour, le verdict final*,  
Seuil, Paris, 2009, p. 71.

---

*« Le vendredi 9 juin, l'essentiel du premier bataillon du régiment Der Führer, sous le commandement du major Dieckmann, était déjà cantonné à Saint-Junien<sup>1</sup>. Centre de ganterie et de travail du cuir, Saint-Junien se trouve à vingt-six kilomètres à l'ouest de Limoges<sup>2</sup> ; c'était l'agglomération la plus proche du pont de chemin de fer que la Résistance avait attaqué dans la nuit du 7 juin<sup>3</sup>. Encore plus insultant, environ trois cents maquisards avaient occupé Saint-Junien (ville dépourvue de garnison) pendant quelques heures<sup>4</sup>. »*

---

---

<sup>1</sup> En fait, le bataillon Dieckmann est arrivé à Saint-Junien le vendredi 9, en fin de matinée ou tout début d'après-midi.

<sup>2</sup> 31 kilomètres et non 26.

<sup>3</sup> Le premier sabotage s'est avéré insuffisant : un deuxième sabotage, qui interrompit provisoirement le trafic Angoulême-Limoges, eut lieu le 8 juin au matin.

<sup>4</sup> Jusqu'à l'arrivée le 8, dans la nuit, de troupes de la Wehrmacht et de représentants de la Gestapo de Limoges. Des échanges de coups de feu eurent lieu dans la nuit, au cœur de la ville même qui était donc jusqu'alors une ville investie par le maquis.

## **Annexe XII - Analyse historiographique de Philip Vickers**

*La division Das Reich de Montauban à la Normandie, SOE-Résistance-Tulle-Oradour, Saint-Paul, Souny, 2003, p. 31.*

---

*« On connaît relativement peu de choses sur le Sturmbannführer Adolf Dieckmann, d'origine croate, chef brutal et sanguinaire du 1<sup>er</sup> bataillon du régiment Der Führer. Au départ, il fut élève-officier nazi, et l'on disait qu'il avait un « rire agréable et contagieux ». C'est lui qui fut le responsable direct<sup>1</sup> de la mise en œuvre du massacre d'Oradour. On se pose même des questions sur les circonstances de sa mort. Il aurait été tué en Normandie, le 29 juin 1944, alors que, sans casque, il exposait sa tête au-dessus du parapet de son abri. Selon certains témoignages<sup>2</sup>, il se serait ainsi suicidé. D'autres prétendent qu'il aurait survécu à la guerre et aurait disparu. Mais sa tombe existe<sup>3</sup>... »*

---

---

<sup>1</sup> Maître d'œuvre.

<sup>2</sup> Il serait intéressant de connaître ces témoignages...

<sup>3</sup> Cimetière allemand de la Cambe, en Normandie.

## ILLUSTRATIONS

---

- I. **Michel Baur**y, *En toute liberté*, Librairie-Galerie Racine, collection Saint-Germain-des-Prés, Paris, 2001, p. 29 (poème *Ouradour*).
- II. **Michel Baur**y, *Ouradour*<sup>1</sup>, huile sur toile 50 fig. et commentaires.

---

<sup>1</sup> En patois local.

## Ouradour

Ils sont venus barbares  
De Germanie de France  
Brûler piller et tuer  
Et des cents et des cents  
Innocentes victimes

Bourreaux décervelés  
Robots mécanisés  
Sur l'autel de démente  
Ont célébré le crime  
Contre l'Humanité

Les ruines en prières  
Comme des mains tendues  
Les mains des suppliciés  
Dans le ciel d'Ouradour  
Au nom prédestiné

Et dans cet oratoire  
Brisé par son destin  
Les flammes de l'enfer  
Ont aboli l'espoir  
De la résurrection

Sur les bords de la Glane  
Montent encore les cris  
Des martyrs immolés  
Pour que le monde entende  
"Ouradour plus jamais"

Ils sont venus barbares  
De Germanie de France  
Pour semer la terreur  
Et vomir dans l'Histoire  
Tout le fiel de la guerre

**Michel Baur**  
Lauréat 2009 de la Société des Poètes Français



### 1) contexte

10 juin 1944, Oradour-sur-Glane brûle : la paisible cité limousine est rayée de la carte de France par la barbarie nazie et tous les habitants sont massacrés, sous prétexte de la découverte, par l'armée allemande en transit, de dépôts d'armes aux mains de « terroristes ». Les hommes sont fusillés dans les granges, les femmes et les enfants sont enfermés dans l'église du village et les soldats de la fameuse 2<sup>ème</sup> Division « Das Reich » entassent, dans la demeure de Dieu, des fagots qu'ils arrosent d'essence pour y mettre le feu... Les flammes et les âmes montent jusques aux cieux, comme pour échapper à l'enfer... La ville d'Oradour devient une ville martyre ! Le procès des bourreaux, Allemands et Français enrôlés, presque dix ans plus tard, achèvera son long chemin de croix pour la rendre martyre une seconde fois...

Soixante ans après, je demeure encore hanté par le souvenir de cette plaque apposée à l'entrée des ruines que je lisais avec beaucoup d'appréhension, étant enfant, et que je croyais être le nom d'une ville fantôme : « Remember ».

### 2) analyse d'ensemble

Quelle ville mieux qu'Oradour méritait d'être attachée à un tel lieu de prières : celles des femmes et des enfants brûlés vifs dans l'oratorium de cette cité. Lieu de mémoire perdue quand le jugement du Tribunal de Bordeaux fut annulé avant même que l'encre eût séché ! Puisque la France a refusé Oradour, en proclamant l'amnistie générale moins de cinq ans après le procès, gravons donc Oradour, au nom prédestiné, au fond de sa conscience et construisons le mémorial occitan qui, lui, conservera la mémoire de la cité martyre :

*« Pour que le Monde entende :  
Oradour plus jamais »*

Un mémorial bâti avec deux mains en prières sur les flammes de l'église où s'entassent les visages carbonisés des martyrs de la barbarie nazie, la croix elle-même en feu où seule la lanterne de sanctuaire devient veilleuse des morts et s'apprête à quitter la croix du supplice pour s'élever au ciel, portée par les deux colombes de paix qui la surmontent et servent de vasque à l'ultime flamme du souvenir, flamme perpétuelle avant le sommeil éternel... Un mémorial dans un ciel rougeoyant des couleurs du mystique et larmoyant de repentir !

### 3) analyse de détails

➤ Les femmes et les enfants martyrs sont représentés de face et de profil pour estomper la perspective et ramener au plan (vision duale) la perspective normale en trois dimensions. Sur le crâne incinéré, l'image de la fontanelle symbole de la vie et de la naissance d'un monde meilleur.

➤ L'église en flammes surmontée de la croix qui se consume, celle du premier martyr chrétien, représente tout autant l'image de la cloche, symbole de la foi, en train de fondre sur les victimes comme pour montrer à tout jamais l'horreur de la barbarie.

➤ Plus haut dans l'œuvre, les deux colombes aux couleurs de l'espérance, dont l'une prisonnière du massacre symbolise la mitre du pasteur qui veille sur les morts, l'autre déjà vers d'autres mondes semble prendre son élan comme la flamme du souvenir qu'elle rallume en nous...

*Michel Baur*

*Citoyen du Monde*